3 1761 05947988 1

PQ
2195
Z5B4

Collection du Bibliophile français

LA LISETTE DE BÉRANGER

Souvenirs intimes

PAR

THALÈS BERNARD

Eau-forte par G. STAAL

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme BACHELIN-DEFLORENNE

RUE DES PRETRES-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, 14

Au premier, près la place de l'Ecole

M DCCC LXIV

CARNEGIE

LA

LISETTE

DE BÉRANGER

A MONSIEUR

ERNEST LEGOUVE,

Membre de l'Académie française.

Dédié par l'Auteur.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure, Ducessois et Cie, 55, quai des Augustins.

THALÈS BERNARD.

LA LISETTE DE BÉRANGER

SOUVENIRS INTIMES

Eau-forte par G. STAAL

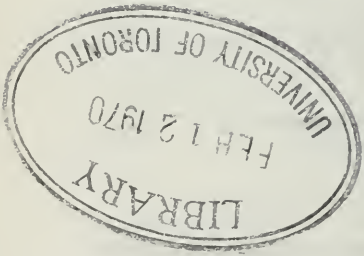
PARIS

LIBRAIRIE DE Mme BACHELIN-DEFLORENNE

Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois, 14

MDCCCLXIV

PQ
2195
Z5B4



LA

LISETTE

DE BÉRANGER

I

Vers le milieu de la rue Montorgueil, en face des voitures qui se croisent et des passants qui se heurtent, s'élève une vieille auberge, décorée du nom pompeux d'*Hôtel Saint-Christophe;* mais cette dénomination n'est pas très-ancienne; elle remonte à trente ans environ, et auparavant l'hôtel avait pour enseigne : *au Roi d'Yvetot.* Ici, vous pensez tout de suite à Béranger. Moi, je pense à sa Lisette, qui naquit par hasard dans cet hôtel, un jour que sa mère y était

en visite. Mais, avant d'arriver à la biographie personnelle, avouons que l'*Hôtel Saint-Christophe* était parfaitement titré pour représenter le vieux Paris, et pour que son enseigne fût chantée par Béranger, qui, vers l'âge de sept ans, allait à l'école dans l'impasse de la Bouteille, à deux pas de l'auberge dont nous parlons. Cette auberge, aux yeux des habitués de l'*Hôtel du Louvre*, des gandins en habit noir, passerait pour un repaire hideux; aux yeux des amateurs du vieux Paris, c'est un précieux reste de l'ancien temps, c'est un sanctuaire rempli d'escaliers boiteux, de carreaux d'un vert suspect, de salles basses éclairées par un jour terne, où s'asseyaient des paysans, comme on n'en rencontre plus dans la campagne même, mais qui avaient le gousset bien garni. Montez les escaliers obscurs; vous ne trouverez pas des terres inconnues, comme le firent La Peyrouse et le capitaine Cook, mais vous découvrirez des chefs-d'œuvre de l'art populaire, des gravures au pointillé de la fin du siècle

dernier, à faire pâmer M. Édouard Fournier lui-même, cet admirable explorateur du vieux Paris. Tantôt c'est le portrait du premier Consul, tantôt un tableau du bonheur domestique, représentant un fermier et sa fermière, un peu trop décolletée peut-être; mais la présence de plusieurs volatiles, épars dans la chambre et même sur le lit, indique assez qu'il ne se passe là rien de choquant.

Jamais de bruit dans l'*Hôtel Saint-Christophe;* on y joue aux dominos, au loto, aux cartes; les joueurs les plus effrénés n'y perdent qu'un gloria de six sous; nulle querelle ne vient troubler ce lieu tranquille, et cependant, bien que rien ne le recommande à l'admiration générale, bien qu'il semble honteux de ses murailles noires, à côté des maisons neuves dont la rue Montorgueil est décorée, il vivra, non à cause de la fraîcheur de ses huîtres, non à cause de ses côtelettes Soubise, où la purée d'oignons la plus savoureuse relève la sauce la plus appétissante, non à cause de l'étonnant bon-

net de son chef de cuisine ; il vivra parce que la Lisette de Béranger y est née, parce que le grand poëte n'a pas dédaigné de s'asseoir quelquefois à ses tables rustiques.

J'eus l'honneur d'y figurer en face de lui, sur son invitation, au mois d'avril 1844, et, dans un joyeux déjeuner, le poëte m'entretint avec discrétion de sa compagne fidèle, de celle qui fait l'objet de ce travail, la Lisette de Béranger.

II

Tous les poëtes n'ont pas eu une Lisette, mais tous les poëtes ont eu leur idéal, leur bien-aimée, qui ne fut jamais leur femme légitime, et qui leur inspira les chants les plus mélodieux. Dans l'antiquité, Tibulle célèbre sa Délie, Properce exalte la belle Cynthie, et Horace, cet épicurien superficiel, arrive bien jusqu'à la demi-douzaine. S'il n'y a pas chez ces trois poëtes la dépravation monstrueuse d'Anacréon qui chante son Bathylle, pourtant leur amour est en-

core trop sensuel, et l'on voit que la beauté physique les intéresse beaucoup plus que celle de l'âme.

Le christianisme, en tirant la femme de son infériorité morale, eut sur la poésie une influence considérable. A mesure que l'amour s'épurait, la femme s'élevait. Les invocations à la Vierge, considérée comme le type de toute pureté, donnaient le ton à la poésie lyrique; et, en effet, dans la Laure de Pétrarque, dans la Béatrice de Dante, on voit un caractère semi-divin, un être fantastique, intermédiaire entre le poëte et Dieu, et destiné à purifier le premier; mais, pour ne pas trop condamner les poëtes qui ont eu un idéal moins relevé, il ne faut pas oublier que, chez les écrivains du moyen âge, ce culte de la beauté était purement théorique. Pétrarque vivait entouré d'enfants naturels, et Dante n'était fidèle ni à Béatrice, son type d'élection, ni à Gemma, son épouse devant Dieu et les hommes.

Lorsque la piété du moyen âge eut perdu

son caractère mystique, lorsqu'on commença davantage à considérer la vie dans sa réalité, les poëtes ne firent plus de leurs maîtresses des êtres divins. Ainsi, la Charlotte de Werther n'est qu'une bonne ménagère, qui coupe du pain en tartines avec une grâce ineffable, si l'on en croit le poëte, mais qui n'a aucune prétention à l'apothéose. Dans les *Méditations* de Lamartine, le type d'Elvire est si effacé qu'on ne sait trop si c'est une femme ou une ombre. George Sand essaya de reconstituer le caractère féminin, en créant sa Lélia, une amoureuse qui a le poignet solide, et qui entraîne ses amants au balcon pour leur faire admirer la splendeur des étoiles. Vain effort! Il y avait dans ce type, malgré sa poésie apparente, quelque chose de faux et de ridicule qui le condamnait à la mort. Aussi, à partir de là, la femme disparaît ou s'altère de plus en plus dans la création poétique. Il se forme deux courants d'idées, l'un panthéistique, représenté par Laprade,

ne contient pas un seul chant en l'honneur de la femme; l'autre est créé par les bohèmes; on n'entend plus parler que de filles de marbre, de dames au camellia, de Musettes; la vie de l'orgie est exaltée, et le niveau de la poésie baisse en même temps que celui de l'intelligence.

Béranger marque le milieu de cette période, qui commence à l'idéal pour finir au matérialisme. Sa Lisette, qui n'a guère de rapport avec mademoiselle Frère, dont nous parlerons tout à l'heure, est une création imaginaire bien calquée sur les mœurs du temps. C'est à peine si Béranger, dans quelques rares chansons, a frisé la grossièreté. Il a bientôt laissé là les Frétillons et les Margotons pour en revenir au type de Lisette, qu'il voulait dessiner et peindre au complet, sans avoir la moindre idée de représenter sa compagne réelle. Il a affecté même d'établir une différence physique entre la Lisette de son imagination et sa maîtresse chérie. Voici comment

il s'exprime dans *la Vertu de Lisette :*

Le barreau, l'Église et les armes,
De ses yeux noirs font très-grand cas.

Or, tous les amis de Béranger savent que la vraie Lisette avait les yeux bleus, et certainement le poëte pensait intimement à elle lorsqu'il a dit, dans l'*Ange exilé :*

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

La Lisette idéale de Béranger, c'est une femme sans prétentions, comme son nom l'indique; c'est la grisette parisienne de 1820, travaillant la semaine dans sa mansarde, et, le dimanche, mettant une robe d'indienne et un joli bonnet pour s'en aller dîner à la butte Montmartre ou au pré Saint-Gervais. Elle a quelques vertus domestiques : le poëte l'affirme dans sa chanson : *A mon habit.*

A ton revers j'admire une reprise;
C'est encore un doux souvenir :

Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis trois jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Mais si Lisette manie au besoin l'aiguille, elle sait que les toilettes sont chères et rehaussent un joli visage. Le sien est charmant, et ici le poëte n'a pas besoin de séparer la Lisette fictive de la Lisette réelle.

Lise, qui règnes par la grâce
Du Dieu qui nous rend tous égaux
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.

Pour parer convenablement sa beauté, la Lisette de Béranger, même quand elle vient voir son ami dans son grenier de la rue de Bondy, met un châle et un chapeau, qu'elle doit à la libéralité d'un barbon.

J'ai su depuis qui payait sa toilette,

s'écrie le chansonnier, sans jalousie ni ran-

cune; et, autre part, il raconte les infidélités de Lisette, qui prend même rosaire et bourdon pour mieux débaucher un abbé avec lequel elle sable le bourgogne et l'aï.

Nous croyons ici que le poëte, pour varier ses créations, altère un peu le type de la grisette tel qu'il existait sous la Restauration; car, si elles se passaient volontiers du maire, elles n'étaient point débauchées, ces sémillantes ouvrières qui remplissent les romans de Paul de Kock. Attachées à l'étudiant qu'elles avaient choisi, elles partageaient ses joies, ses chagrins, ses espérances et même ses instincts politiques. Béranger reconnaît ce fait et se montre fidèle à la vérité dans *le Pigeon messager* :

L'aï brillait et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

A mesure que les années marchent, que les folies de la jeunesse s'évanouissent, il faut que les créations du poëte prennent un ca-

ractère plus grave. En conséquence, le type de Lisette s'épure, et il finit par devenir identique avec la réalité.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi, le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons

Cette charmante poésie, où le cœur s'exprime avec tant de simplicité, n'est cependant pas originale, et elle a pour base un sonnet de Ronsard, que nous allons citer, d'abord parce qu'il n'est pas universellement connu, et ensuite, parce qu'étant inférieur à la chanson de Béranger, il montre comment le génie s'empare d'une inspiration qui lui convient, pour la transformer et lui donner une nouvelle vie.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,

Direz, chantant mes vers en vous émerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante, oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi someillant,
Qui, au bruit de mon nom, ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle,

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Ce sonnet, où l'on trouve une certaine grâce, gâtée par un style alambiqué, est évidemment le type de *la Bonne Vieille*. On voit par là ce qu'il faut entendre, chez les poëtes, par le mot originalité. Le poëte glane partout où cela lui convient; lorsqu'une idée est mal exprimée, il s'en empare, il la refait, et la lègue à la postérité sous son nom propre, en dépit des clameurs qui s'élèvent. Saurait-on aujourd'hui

que les Horace se sont battus pour Rome, si la tragédie de Corneille n'existait point? Non, on ne le saurait pas, puisque l'historien Tite-Live lui-même ignore si c'étaient les Horace ou les Curiace qui défendaient Rome. Le génie de Corneille a décidé la question.

On pourrait, si l'on voulait examiner les chansons de Béranger à ce point de vue, constater que bien des éléments divers ont contribué à former le poëte. Avant lui, on avait chanté le vin et l'amour, et Lise, la grisette, a plus d'une parenté avec les soubrettes de notre ancien théâtre, dont elle possède du moins la vivacité. Mais qu'importe que Béranger n'ait créé ni le nom de Lisette, ni ses qualités, ni ses défauts! il a revêtu le type d'une forme définitive, et personne ne refera jamais la Lisette de Béranger.

III

La Lisette que nous venons d'esquisser n'a pour ainsi dire rien de commun avec mademoiselle Judith Frère, l'amie de Béranger, née à Paris en 1777, dans la rue Montorgueil, comme nous l'avons raconté tout à l'heure. Elle perdit sa mère de trop bonne heure pour la connaître, et le seul bienfait apparent qu'elle reçut d'elle, après celui de l'existence, fut une modique pension qui la préserva de manquer de pain et l'empêcha d'être absolument ouvrière.

Elle connut un peu plus son père, qui exerça la profession de maître d'armes. C'était un homme grand, élancé, d'un esprit aventureux, s'occupant toujours de duels et plus disposé à faire battre les gens qu'à les pacifier.

Voici un incident pittoresque de la vie de M. Frère, que nous tenons de la bouche de mademoiselle Judith.

Il se battait en duel dans un enclos avec un mousquetaire de la reine. Une haie séparait les adversaires de la grande route. Entendant quelque bruit, les deux rivaux se retournèrent à demi et aperçurent des visages enfantins qui les regardaient pardessus la haie. C'étaient les écoliers du village. Au bruit des épées, ils s'étaient arrêtés, le magister en tête, et tous attendaient le résultat du combat. Plus loin, un autre spectacle frappa les deux adversaires : au delà d'une rivière qui longeait la route, s'élevait une colline, et sur cette colline était arrêtée une procession qui marchait la

bannière au vent, mais avait fait une halte pour contempler les duellistes. Ceux-ci, émus par la vue du prêtre, par le spectacle des figures roses qui les regardaient avec effroi, remirent l'épée au fourreau et rentrèrent amicalement à la ville.

Lorsque la grande révolution éclata, M. Frère ne put se contenir; laissant sa fille aux soins d'une vieille cousine qui devait veiller sur ses douze ans, il rassembla quelques artistes, car il s'occupait de peinture aussi bien que d'escrime, les réunit à la salle d'Hercule au Louvre, et fut là, en 1792, nommé par acclamation lieutenant dans la compagnie des arts.

L'armée française étant parvenue dans les Pays-Bas, il joignit à son titre celui de commissaire en chef des sciences et arts du pays conquis, avec la mission d'expédier en France ce qu'il y avait de plus remarquable. Les bourgmestres des villes belges, ignorant qu'il maniait le pinceau aussi bien que l'épée, cherchaient à lui donner le

change dès qu'il pénétrait dans les musées; mais il marquait les meilleurs tableaux à la craie et les faisait enlever aussitôt, au grand ébahissement des dignes magistrats.

Nous avons eu dans les mains sa commission, dont nous reproduirons le premier article, comme caractéristique des mœurs du temps.

« Bruxelles, le 30 messidor, l'an II de la république.

« Les représentants du peuple près l'armée du Nord.

« Art. 1er. Informés que, dans les pays d'où les armées victorieuses de la république viennent de chasser les hordes des esclaves soldés par les tyrans, il existe des morceaux de peinture et de sculpture et autres productions du génie; considérant que leur véritable dépôt, pour l'honneur et le progrès des arts, est dans le séjour et sous la main des hommes libres, arrêtent ce qui suit... »

Cette pièce était signée Laurent Richard et L. B. Guyton. Le dernier n'est autre que

le fameux Guyton de Morveau, l'illustre chimiste connu par ses belles expériences sur la désinfection de l'air.

Mademoiselle Frère ne devait pas revoir son père. Il cessa tout à coup de donner de ses nouvelles. On voulut s'informer de lui; mais, au milieu de la tourmente qui déchirait l'Europe, qu'était l'existence d'un individu isolé? On apprit seulement, dans les premières années de l'empire, par le rapport d'un voyageur, qu'un militaire français du nom de Frère avait quelque temps habité Anvers; qu'un soir on avait vu se glisser chez lui trois hommes vêtus de longs manteaux noirs, et que depuis M. Frère n'avait pas reparu. Avait-il été victime d'une vengeance particulière? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Judith se trouvait à vingt ans maîtresse d'elle-même. Elle habitait chez une cousine qui logeait rue Notre-Dame-de-Nazareth. Elle avait une petite rente et travaillait à l'ai-

guille pour suppléer à ce qui lui manquait. Plus tard, ses revenus s'étant élevés à quinze cents francs par an, elle fut à même de rendre quelques services à Béranger; mais, en 48, elle se trouva ruinée par un prêt imprudent, et ne touchait plus que trois cents francs de rente.

Au point de vue physique, mademoiselle Judith était une charmante personne, d'une taille moyenne, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, avec une voix sympathique; mais elle eut dans la suite une démarche hautaine, qui venait peut-être de sa position équivoque vis-à-vis de Béranger. Elle affectait la dignité, pour que les autres ne la soupçonnassent pas d'en manquer.

A l'âge où je la vis, elle ne ressemblait plus à la Judith de la rue Notre-Dame-de-Nazareth; c'était une vieille demoiselle, qui n'avait aucune prétention à la littérature, bien qu'elle se permît quelquefois de donner son opinion et préférât le style de Cousin à celui de Lamennais.

« Un tour blond foncé, frisé à l'anglaise; un bonnet à barbes en dentelle, avec serre-tête en dessus; une robe de soie gorge de pigeon, faite en douillette; l'air imposant d'une personne qui se respecte et respecte ceux qui l'entourent; les manières polies, la voix douce, le regard pénétrant, telle m'apparut mademoiselle Judith Frère, et telle je l'ai connue jusqu'à son dernier jour. »

C'est ainsi que parle M. Savinien Lapointe dans ses *Mémoires* sur Béranger. Depuis lors, l'éditeur Perrotin a fait graver le portrait de mademoiselle Judith; mais n'eût-il point donné cette marque de pieux souvenir à une dame qui le méritait, nous aurions encore le portrait de la Lisette de Béranger. Par une étonnante singularité, un tableau de Domenico Feti, conservé au musée du Louvre, représente mademoiselle Judith, trait pour trait : on y voit une femme assise dans un paysage, et l'espèce de turban qu'elle porte rappelle la singu-

fière coiffure de la maîtresse du poëte, coiffure qu'elle avait adoptée pour se garantir le cerveau des atteintes du froid. Il est vrai qu'elle prétendait avoir des rhumatismes dans la tête.

Malgré ses infirmités, elle paraissait moins que son âge. Lorsque je fis sa connaissance, en 1843, elle avait soixante-cinq ans, et pourtant on lui en aurait à peine donné cinquante.

Béranger et elle s'entendaient, à cet égard, pour attraper le public : « Eh! ma chère, lui disait-il quelquefois, voilà vos cinquante ans sonnés! » Elle faisait semblant de se récrier, elle prétendait que Béranger la vieillissait trop, et le tour était fait; car, en voyant le poëte rire à gorge déployée, on croyait qu'il narguait sa vieille amie, tandis qu'en réalité il se moquait de ses auditeurs.

C'est que mademoiselle Judith avait fait sur lui une impression profonde, autant par son âme que par ses qualités physiques.

L'admiration pour sa jolie figure revient dans mille chansons, dans *la Bonne Vieille*, dans *Laideur et Beauté*, dans *Lisette*. Lui-même se croyait fort laid. Rappelez-vous ce qu'il disait de sa personne :

> Jeté sur cette boule
> Laid, chétif et souffrant.

Dans un autre endroit, il s'écrie :

> Grand Dieu ! combien elle est jolie !
> Et moi je suis, je suis si laid.

Mais c'était chez Béranger une modestie sincère ou affectée ; car, s'il avait dans le bas de la figure quelque chose de commun, si sa bouche, étonnante d'esprit, approchait de celle du satyre et indiquait la grossièreté populaire, ses yeux étaient magnifiques, tour à tour tendres et flamboyants, et donnaient à sa physionomie un caractère souvent sublime.

Il serait indiscret de détailler comment

les yeux de Béranger s'entendirent avec ceux de mademoiselle Judith, et de raconter les incidents de leur liaison; bornons-nous à dire que mademoiselle Judith est avec lui à Fontainebleau en 1834; elle le suit à Tours, d'où ils reviennent en 1840; ils vont à Fontenay-sous-Bois; en 1841, ils s'établissent à Passy, rue Vineuse; en 1845, à Versailles; le 20 mars 1846, ils viennent demeurer au passage Sainte-Marie, à Beaujon; en septembre 1846, à Passy, rue des Moulins; en 1850, rue d'Enfer, numéro 113, chez madame Meunier, une maîtresse d'hôtel, qu'ils suivent, au mois de juillet de la même année, rue Chateaubriand, numéro 5; enfin, en octobre 1854, ils s'établissent rue de Vendôme; et toujours mademoiselle Judith est avec lui, toujours elle l'entoure de soins affectueux.

On pourrait croire que Béranger était possédé, comme Beethoven, de la manie de déménager, en le voyant ainsi changer de domicile; mais d'abord il faut remarquer

que, s'il quitta la rue Vineuse pour venir à Beaujon, c'est parce que sa propriétaire lui donna congé. Cela fit événement dans le pays.

Quoi! la rue Vineuse allait perdre son Béranger? C'était impossible. Le maire de Passy crut devoir se transporter chez la propriétaire pour lui exprimer son indignation.

Il était trop tard. On eut beau offrir à Béranger de ne pas lui faire subir l'augmentation dont il avait été menacé, on ne réussit point à le calmer : *genus irritabile vatum*, et le poëte quitta Passy pour Beaujon.

Du reste, ce n'était pas par plaisir que Béranger se transporta ensuite d'une demeure dans une autre; il obéissait, en cela, moitié au besoin de fuir ceux qui l'importunaient, moitié à l'impulsion de mademoiselle Judith, qui avait des rhumatismes au cerveau, comme je l'ai dit, et qui se trouvait plus mal dans chaque maison nouvelle.

Cette excellente personne avait raison jusqu'à un certain point; car on peut affirmer qu'à partir de la rue Vineuse, la fortune de Béranger subit des éclipses successives.

La révolution de 1848 ruina à moitié le poëte, qui finit par se retirer rue de Vendôme, dans un appartement occupé jadis par des domestiques.

Il n'était pas bien logé en ce lieu; les chambres étaient petites, l'escalier sentait le renfermé. Ce que mademoiselle Judith aimait par-dessus tout, c'était une demeure à la mode anglaise, une maison seule, que Béranger se serait fort bien entendu à décorer élégamment.

Sous sa main habile, son petit jardin de la rue des Moulins avait pris une apparence charmante, grâce aux glycines, aux volubilis, aux cobéas, aux pétunias qu'il avait semés de tous côtés.

Dès qu'il m'apercevait du seuil de son paradis : « Voyez, me criait-il, si je ne

m'entends pas aussi bien que votre mère à soigner les fleurs et les plantes? Voilà un paulownia dont on m'a fait cadeau; il m'a réussi admirablement.

« —Ne vous vantez pas, mon cher Béranger, lui répondais-je, Lamennais a le pas sur vous; vous ne produisez que des fleurs, lui prétend faire naître des fruits. Il m'a souvent exposé son intention de se faire jardinier, en cas de besoin, et ses étonnantes théories sur la production des arbres fruitiers.

« —Je doute, répliquait le chansonnier, que des fruits créés d'après le système de Lamennais vaillent jamais ceux que les vergers nous donnent abondamment et spontanément, pour parler le langage de votre ami Auguste Comte. »

Il fallait deux choses à Béranger : de l'air et de la solitude. Lorsqu'il alla habiter rue d'Enfer, son cabinet de travail se trouvait trop étroit; il fit pratiquer dans la muraille un vasistas en tôle, qui faisait courant

d'air avec la fenêtre, et il l'ouvrait en toute saison, de sorte qu'il rafraîchissait singulièrement ses visiteurs.

Lamennais, au contraire, avait toujours froid. Une cheminée à la prussienne, placée au milieu de sa chambre, y entretenait une chaleur rouge qui vous faisait sortir les yeux de la tête.

Si Béranger et mademoiselle Judith pouvaient trouver à se loger commodément sans trop de frais, il leur était moins facile de se procurer la solitude comme ils l'entendaient, c'est-à-dire une retraite loin de la foule, où ils pussent recevoir tout leur monde, car *solitude* ne signifiait pas pour eux *abandon*. Les événements se chargèrent de servir Béranger au delà de ses desseins.

Lorsque la révolution de 1848 eut produit une scission entre les divers partis de la démocratie, jusqu'alors confusément mêlés, les vieilles idoles se trouvèrent subitement déplacées, et Béranger eut sa part du choc.

Il n'avait pas, comme on sait, d'idées po-

litiques très-arrêtées. De même que sa foi religieuse consistait en une vague opposition aux croyances constituées, de même sa foi politique avait un caractère négatif et se réduisait à des formules sans valeur.

On l'a accusé de n'avoir pas voulu figurer à la Chambre : il fit très-sagement d'en disparaître; car, d'une part, il ne voulait pas perdre ses anciens amis, et, d'un autre côté, il aurait compromis sa popularité, n'ayant pas d'idéal politique à apporter ni à adopter.

Lise à l'oreille
Me conseille.
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, ne *parlez* pas.

On n'est pas nécessairement un homme d'État parce qu'on possède une intelligence supérieure. Notre siècle pense le contraire, mais notre siècle se trompe et détruit à plaisir ses grands hommes en les forçant de figurer dans les chambres législatives. Des

haines et des amitiés d'un jour ne peuvent convenir à une âme noble; voilà pourquoi Béranger ne voulut pas jouer de rôle politique. Mais, s'il sauva sa popularité, il ne put empêcher le vide de se faire autour de lui. Déjà, avant 1848, la jeunesse républicaine s'était montrée hostile à Béranger, parce qu'elle l'accusait d'avoir des tendances bonapartistes, qui étaient chez lui un effet naturel de la gratitude, sans parler de l'admiration due au génie de Napoléon Ier.

Lorsque la révolution de 1848 eut entamé la fortune de mademoiselle Judith et la sienne, son nombreux cortége de parasites s'affaiblit beaucoup, ce qui commença à jeter du froid dans la maison. Puis, une nouvelle génération avait grandi, qui ne connaissait pas Béranger. Ses amis lui restaient fidèles, mais sa vieillesse était troublée par des attaques insolentes, sans que l'affluence des jeunes gens autour de lui vînt le consoler. Il souffrait de cet abandon pour lui-même, comme il en avait souffert par

anticipation en contemplant la triste vieillesse de Chateaubriand.

« Je suis effrayé, me disait-il, de le voir silencieux au coin de sa cheminée et près d'une table sans livres. Quand l'âge arrive, on repousse, on dégoûte. Ah! la vieillesse est une chose affreuse! »

Être aimable et plaire à tout le monde, dans la limite, bien entendu, de ses sentiments politiques, voilà le but que Béranger s'était proposé pendant toute sa vie.

Il redouta donc la vieillesse, et, lorsqu'elle eut altéré sa santé, il devint morose. S'il accueillait toujours ses visiteurs avec une extrême bienveillance, avec un sentiment de gratitude même pour ceux qui ne l'abandonnaient pas quand la nouvelle génération s'éloignait de lui, il ne regardait plus favorablement, comme autrefois, les publications nouvelles.

« A quoi bon, disait-il, ressusciter tant de vieux volumes qui n'ont pas de valeur littéraire? Nous avons maintenant une ma-

nie d'érudition qui nous sera funeste, en nous empêchant de lire les bons auteurs. »

Il se tenait pourtant au courant des ouvrages récents, lisait une masse de journaux qui lui étaient envoyés obligeamment, et il achetait avec soin ce qu'on publiait en sa faveur ou contre lui, bien que les attaques de ses ennemis lui fussent très-sensibles.

C'était un douloureux spectacle pour moi de voir Béranger aussi différent de lui-même. En 1843, il était plein d'animation, de verdeur et, pour ainsi dire, de jeunesse; sa parole était brillante, sa mémoire infaillible, sa bienveillance universelle; le feu du génie étincelait dans ses yeux quand il parlait des œuvres de l'art grec ou qu'il se raillait de ses adversaires. Judith elle-même, malgré son air un peu hautain, était aimable et rieuse à cette époque. En 1856, Béranger n'était plus qu'une ruine; son regard était éteint, sa mémoire confuse, son caractère bourru et presque hostile. Mais sa

parole avait conservé encore un grand attrait pour tout ce qui se rapportait aux événements de son âge mûr ou de sa jeunesse, car le reste, il l'avait oublié. J'avais le cœur navré en le voyant s'avancer dans son long corridor de la rue de Vendôme. Il ne pouvait plus, alors, faire ses grandes promenades d'autrefois, et ne sortait plus de sa chambre que pour passer dans sa salle à manger. Mais, si douloureux que soit un tel spectacle, il n'est pas fait pour nous conduire au matérialisme; au contraire, en voyant une grande âme opprimée sous le fardeau d'un corps décrépit, nous sentons plus vivement qu'elle sera libre un jour.

Mademoiselle Judith avait sa part de cette mauvaise humeur croissante, qui venait d'une déchéance de fortune. Et, en effet, ceux qui ont vu le chansonnier dans l'hôtel de Vendôme, l'ont trouvé plus que modestement logé. En montant l'escalier de service, on rencontrait, au second, un grand corridor qu'il fallait suivre jusqu'au bout;

à droite, étaient la salle à manger, la cuisine et l'appartement de mademoiselle Judith ; à gauche, s'ouvrait une porte donnant sur un salon carrelé ; l'une des parois était munie de planches toutes nues, qui supportaient quatre ou cinq cents volumes ; le seul gros meuble de cette pièce était un buffet presque toujours couvert de poires, le fruit favori de Béranger. Une porte, à droite, donnait accès dans la chambre à coucher du poëte. C'était là qu'il recevait ses amis particuliers, car l'heure du déjeuner était réservée pour les étrangers et les visiteurs vulgaires ; c'était là qu'il vivait comme un sage, lisant de nombreux volumes et pratiquant une douce philosophie.

Quand je dis philosophie, je prends ce mot dans le sens pratique. En effet, Béranger manquait de portée métaphysique. Les grands poëtes ont tous pénétré dans la sphère des idées pures sans rien imaginer toutefois, puisque Dante est un catholique, et Goëthe un disciple de Spinosa. Béranger,

plutôt artiste que penseur, ne put jamais goûter la haute philosophie. Je me souviens d'avoir vu, en 1846, sur sa table, une *Méthode* de Descartes, qui lui avait été apportée par M. Barthélemy Saint-Hilaire; elle le suivit dans tous ses logements, figurant toujours devant lui; je la revis encore rue de Vendôme en 1856 : « Vous ne voulez donc pas la finir, dis-je au poëte. — Je la recommence toujours, mais il y a là-dedans quelque chose qui m'échappe. » C'était là une grave imperfection de Béranger. Toutefois, il y a de grands génies qui n'ont jamais su ce que c'était qu'une idée, par exemple, Mozart et Raphaël. La musique et la peinture ont, il est vrai, un rapport très-indirect avec la pensée, tandis que la poésie se rattache à la métaphysique. Elle atteint son point culminant lorsque, se pénétrant des idées des philosophes, elle revêt d'images saisissantes des conceptions trop abstraites. Ainsi Dante nous représente la philosophie scolastique, Milton le dog-

matisme protestant, Goëthe le panthéisme manichéen du moyen âge. Il y a pourtant une sphère distincte pour les poëtes qui font de l'art leur principale occupation. Béranger appartient, par sa forme, à cette classe d'écrivains, mais non pas d'une manière exclusive, car on doit le ranger aussi parmi les poëtes politiques.

Ce qui lui a donné une si universelle popularité, c'est la profonde sensibilité et la délicatesse de ses émotions. On retrouve son cœur dans tout ce qu'il a chanté, soit qu'il déplore les malheurs de la patrie, soit qu'il ennoblisse ses faciles maîtresses, en purifiant ses rapports avec elles par l'expression d'une amitié charmante. On l'a accusé, à cet égard, d'avoir sur l'amour des sentiments peu nobles, et d'avoir dit :

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Mais si Béranger ne comprit jamais cet

amour passionné qui brille dans Lamartine et dans Hugo, il se conforma fidèlement aux préceptes qu'il a tracés dans une de ses lettres : aimer toujours ce qu'on a aimé une fois, ou du moins garder pour ses anciennes maîtresses une amitié tendre.

Dans sa jeunesse, il eut, avant de connaître mademoiselle Judith, un fils naturel, et il fit son devoir d'honnête homme en le reconnaissant et en lui donnant son nom. Ce fils, Julien Béranger, aurait maintenant soixante-trois ou soixante-quatre ans. Comme il s'entendait peu avec son père, Béranger le fit partir pour l'île Bourbon, où il se maria et où, depuis, il a dû mourir.

Il ne faut pas en vouloir à Béranger d'avoir méconnu le sentiment de la nature, d'avoir été jusqu'à maudire le printemps; en agissant ainsi, il était dans son rôle de poëte populaire : car les ouvriers de nos villes n'ont plus le sens de ce monde mystérieux qui captive l'âme chez les peuples

primitifs. Écoutez l'enfant de Paris se railler de la saison nouvelle :

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître,
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

C'est bien ici la poésie d'un habitant des villes. Pendant que les races germaniques haïssent la cité, vivent dans la campagne et sont encore absorbées par la nature, le poëte parisien anathématise celle-ci sans pitié, lorsqu'elle porte obstacle à ses sentiments personnels.

Admirable comme artiste, Béranger a renfermé ses chansons dans une forme sans défaut; le soin avec lequel il a dessiné toutes ses compositions, leur excellent style ont tiré le poëte du degré inférieur auquel le

condamnait son genre, et lui ont valu des éloges universels.

On s'étonnera peut-être que j'emploie des expressions aussi considérables, en prononçant le nom de Béranger; mais n'en déplaise aux rhéteurs qui estiment plutôt la forme que le fond des choses, les beaux jours de la rhétorique et de la mythologie sont passés : le moule classique, dans lequel les écrivains du XVIe siècle avaient prétendu jeter l'esprit de la France, est brisé pour jamais.

Après la forte littérature du XVIIe siecle, exclusivement nourrie de l'antiquité, nous avons vu apparaître le romantisme, qui a embrassé dans sa sphère d'action une partie des littératures étrangères. Nous voyons poindre aujourd'hui une troisième phase littéraire, qui s'appuiera principalement sur les productions des époques primitives et sur la poésie populaire. Béranger a servi de précurseur à cette phase nouvelle.

L'esprit positif de notre civilisation avait

donné à la poésie du XVIIe siècle un caractère politique, qui tendait à étouffer la sensibilité dans la nation. Pour venger le mépris sous lequel on avait écrasé le moyen âge, le romantisme s'étudia à faire disparaître les procédés classiques, et à remplacer la ligne par la couleur; il réhabilita la nature et rendit à la poésie son élément essentiel : la sensibilité. Mais il lui manqua une qualité importante : la simplicité. Il se trouva ainsi en désaccord avec les traditions des époques primitives, comme avec l'esprit démocratique du XIXe siecle. Au fond, la poésie de Lamartine et de Hugo est écrite pour une classe privilégiée, puisqu'elle demande une préparation intellectuelle. Les élégies de l'auteur des *Méditations* sont des compositions élégantes qui exigent, pour être pleinement senties, un choix d'auditeurs habitués à l'usage des parfums, de la toilette recherchée, aux rêveries heureuses sous le ciel napolitain. De même, l'auteur des *Orientales* emploie des idées et une lan-

gue qui ne sont pas toujours accessibles à la foule. Cette brillante éclosion de la poésie romantique laissait donc à désirer l'apparition d'un poëte réellement populaire.

Béranger eut cette gloire d'être l'homme que réclamait son époque, et d'indiquer en même temps la voie à une poésie nouvelle. S'il resta dans les traditions de la France en écrivant des chansons politiques, la charmante sensibilité qu'il exprima dans toute son œuvre enleva à celle-ci son caractère passager, pour lui imprimer un caractère éternel. La chanson est un genre inférieur, nous l'avouons; mais, comme l'a dit l'historien allemand Gottschall, Béranger a trouvé le moyen de se montrer grand poëte dans un genre léger. Par sa sensibilité, il a combattu cette tendance desséchante de l'esprit français à se railler de tout. Quand le romantisme aura disparu complétement, quand une poésie nouvelle l'aura remplacé, en jetant à l'écart la vieille défroque du moyen âge, aussi bien que les larves de l'Olympe

païen; quand la littérature aura repris sa simplicité, en s'inspirant seulement du spectacle de la nature et des mouvements de l'âme, elle confirmera l'admiration des contemporains de Béranger pour l'illustre poëte, et placera celui-ci au nombre de ses glorieux ancêtres.

C'était, en effet, un tour de force qui pouvait sembler impossible, de trouver, pour le peuple, une poésie convenable, sans tomber dans un genre commun; il fallait ne pas s'écarter de l'ordre d'idées compréhensibles pour la foule; mais il fallait, en même temps, créer un beau style qui exaltât l'âme du peuple et la fît pénétrer subitement dans la région de l'art. Ce phénomène, qui s'est accompli dans la littérature grecque avec Homère, dans l'Italie du moyen âge avec Dante, dans l'Europe barbare avec les épopées héroïques et la poésie populaire, devait se reproduire au XIXe siècle avec les chansons de Beranger, et la France n'a pas été ingrate envers son poëte, puisque Bé-

ranger est le seul chanteur des temps modernes qui ait jamais joui d'une complète popularité.

IV

Nous avons suffisamment parlé de Béranger; revenons à mademoiselle Judith, et pour cela, remontons les temps écoulés, et rendons-nous au n° 21 de la rue Vineuse; car c'est là qu'habitait le Béranger heureux, et que sa compagne présidait des réunions charmantes, auxquelles je me féliciterai toujours d'avoir participé.

La première fois que je vis mademoiselle Judith, ce fut au mois de décembre de l'année 1843. Les étudiants des écoles avaient organisé une manifestation pour témoigner

à Laffitte leur reconnaissance à propos de son équivoque opposition. La police de Louis-Philippe, toujours en éveil, considéra cette démarche comme séditieuse, et au moment où les étudiants, revenant de chez Laffitte, se portaient rue Vineuse, pour saluer Béranger, elle les accueillit à coups de casse-tête et d'assommoir. Béranger se sauva par une porte de son jardin pour éviter cette ovation, laissant à mademoiselle Judith le soin de nous accueillir et de recevoir nos cartes de visite, pendant que le reste de la manifestation des écoles descendait au galop la grande rue de Passy, dans un désordre qui n'avait rien de majestueux. Il y eut, à cette occasion, des contusions et même des blessures, car les agents de police frappaient sur l'arrière-garde des étudiants. Béranger se crut obligé de porter à quelques-uns de ceux-ci ses compliments de condoléance; nous lui rendîmes sa visite, nous revîmes l'aimable mademoiselle Judith, et la connaissance fut commencée.

Mais nos regards n'étaient pas exclusivement tournés sur la compagne de Béranger; tout en examinant modestement la demeure du poëte, où il y avait quelques vieux meubles usés, dans deux pièces mansardées, nous remarquâmes une jeune fille, qui était comme la fleur de la maison, et qui nous charma par son affabilité; vive et rieuse, elle courait au milieu du jardin, lutinant quelquefois Béranger, et l'égayant toujours par son caractère enjoué. C'était mademoiselle Fanny, la pupille du poëte, aujourd'hui madame Vernet.

Comme on peut le croire, nous fûmes enthousiasmés de l'accueil qui nous était fait dans la maison de Béranger. L'un de nous exprima ses sentiments pour l'immortel poëte, dans une lettre élogieuse, à laquelle Béranger répondit par une épître où se trouvent quelques réflexions narquoises. Je citerai cette dernière, qui est réellement curieuse. On y voit Béranger, à demi modeste, parler de lui tout le temps, et

prouver, par la fin de sa lettre, que, tout en protestant contre les éloges, au fond il était content d'en recevoir.

« Me pardonnerez-vous, cher monsieur, d'avoir tant tardé à vous répondre, moi qui suis habituellement exact. C'est que votre lettre m'a donné à réfléchir, que même elle m'a un peu fâché contre vous. Fâché? direz-vous; oui, vraiment! Pourquoi cet enthousiasme exagéré? Sans doute c'est un des beaux côtés de votre âge que cette faculté d'exaltation, mais encore faut-il se rendre compte du mérite de ses idoles. Croyez à la sincérité de tous les amis, même à la fidélité de toutes les lorettes, rien de mieux; mais, quant aux réputations de quelques hommes, vos contemporains, sachez les prendre à la main, les retourner dans tous les sens, les peser et repeser, et vous ne donnerez plus l'épithète de grand à celui qui est de votre taille, parce que votre taille n'est pas encore tout ce qu'elle sera. Moi qui ai été élevé au milieu des géants d'une

glorieuse époque, je vous assure qu'à vingt ans j'y regardais de plus près que vous; et pourtant j'avais un grand enthousiasme aussi pour les choses qui s'accomplissaient alors. Savez-vous ce qu'il résulte de la hauteur où vous placez ceux qu'il vous plaît d'encenser? Vous désespérez bien vite d'atteindre jusqu'à eux, et l'abattement vous saisit. Le pauvre Escousse est un triste exemple de ce que je vous dis là. Dans la lettre qu'il laissa pour moi, il me traitait aussi en modèle parfait et désespérant. Fatale illusion!

« Ah! repoussez-la loin de vous. Il y a bien mieux que moi dans notre malheureux temps. Eh bien! ce que je vous dis pour moi, je vous le dis pour les hommes vraiment supérieurs que nourrit notre époque: point de fol enthousiasme! Savez-vous qu'à vingt ans je protestais, moi pauvre rimeur inconnu, ignorant de grammaire, contre la gloire exagérée de Delille, à qui, certes, pourtant je reconnaissais un grand et beau talent.

« Ce que vous devez vous dire, vous, tout jeune homme, c'est que les véritables préparateurs de l'avenir ne sont pas encore venus ; tout au plus le nez de quelque petit précurseur s'est montré à travers la toile, comme au théâtre il arrive quand un acteur vient regarder, à travers le trou du rideau, si la salle est bien garnie. Qui sait? le bon Dieu va peut-être bien frapper les trois coups; bientôt peut-être un nouvel acte du grand drame va commencer. Vous autres, qui devez le jouer, êtes-vous prêts, savez-vous vos rôles? Quoi! vous vous amusez à encenser les vieux dont le rôle est fini, comme si vous aviez du temps à perdre. Quand le temps du repos sera venu pour vous, retournez-vous, soit! et dites quelques prières sur la tombe de ceux qui ont encouragé votre jeunesse : c'est de bon exemple. A présent qu'un sang généreux bout dans vos veines, ne vous épuisez pas en vaine adoration; travaillez avec l'idée d'effacer ceux qui vous ont précédés; ayez

la foi que vous parviendrez à valoir mieux qu'eux, ce qui, pour vous autres ne sera pas difficile, s'il ne s'agit que de faire oublier vos pères. Mes enfants, ayez foi en vous, sinon vous ne ferez rien; non cette foi que donne l'orgueil, mais celle que donne l'amour de ses semblables, à qui vous devez consacrer toute votre vie.

« Voilà, mon cher monsieur, une partie des réflexions que m'a suggérées votre lettre. C'est surtout cette épithète de *grand*, appliquée à mon nom, qui les a fait naître. Notre siècle s'épuise à faire des illustres, des grands, des immortels; tout n'est plus que mots plus ou moins ronflants, que vous autres jeunes hommes répétez avec une candide naïveté. Laissez, laissez toute cette phraséologie; l'avenir, dont c'est la besogne de baptiser ceux qui vont jusqu'à lui, fera la part à chacun. Contentez-vous d'encourager ceux qui vous semblent bien faire, mais ne les bourrez plus d'encens; plusieurs en sont morts, étouffés comme des dindons

trop gavés. C'est leur ombre que vous rencontrez dans Paris : ils sont morts, je vous assure.

« Vous allez me trouver bien peu poëte, mon cher enfant; aussi pourquoi l'êtes-vous trop ? Venez me voir, et nous continuerons la discussion, si vous ne la trouvez pas trop fastidieuse. Je ne prêche pas toujours aussi longtemps qu'aujourd'hui. Ne craignez donc pas les longs sermons. A vous de cœur.

« 22 janvier 1844.

« BÉRANGER. »

Ce qui prouve que Béranger n'était pas absolument sincère, quand il s'évaluait avec une semblable modestie, c'est une autre lettre que je vais citer également, et qui fut le résultat d'un malentendu. Un être envieux, un mauvais sujet, dont nous n'avons jamais pu savoir le nom, mais comme il s'en trouve dans toutes les réunions nombreuses, avait persuadé à Béranger qu'on ne l'honorait pas convenablement, ce qui était absolument faux. Au fait, à l'époque où nous allions en

corps chez Béranger, nous étions plus ou moins sous l'influence de Byron, et nous admirions cette fougueuse poésie lyrique, qui a créé *le Corsaire* et *le Giaour*. Or, Béranger détestait lord Byron ; il le regardait comme un homme vicieux, et, naturellement, il prétendait que les admirateurs du grand poëte anglais ne pouvaient pas sentir le mérite des chansons de Béranger. L'hypocrite dont je viens de parler exploita cette faiblesse, et nous devons à un accès de colère de Béranger une lettre irritée, comme M. Perrotin n'en a publié aucune dans sa collection.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu et lu votre confession avec tout l'intérêt que je vous porte. Vous ne m'apprenez rien de nouveau ; je suis de ces vieux prêtres qui, à force de vivre avec leurs pénitents, savent d'avance les aveux qu'ils ont à leur faire. Mais, en véritable casuiste, je trouve souvent sous les paroles autre chose que ce qu'elles ont la prétention de dire. Les esprits terre à terre comme le

mien ramènent tout à une mesure commune, et j'étonnerais souvent ceux qui se confient à moi, si je leur traduisais leurs discours; je ne vous ferai pas cette chicane qui, dans tous les cas, ne tournerait pas à votre désavantage, mais qui pourrait vous amener un jour à convenir qu'il y a au fond de votre lac troublé autre chose que les pierres que vous y jetez. Pour vous, je suis loin d'être un grand poëte, comme vous le dites par politesse; je ne suis même pas un poëte, et je vous avoue que je n'en suis pas fâché. A l'appui de votre opinion, je vais vous donner des preuves nouvelles contre moi. Savez-vous à quoi j'attribue, non tout; mais une partie des tourments de votre esprit? Au mauvais dictionnaire que vous vous êtes fait, dictionnaire dont je reconnais les sources dans ces hommes sans cœur, grands poëtes sans doute, mais qui, au lieu de faire de la poésie un baume, en ont fait un poison qu'ils n'ont versé que trop largement dans les plaies dont Dieu leur avait confié la guéri-

son ; oui, à ces grands poëtes que vous avez raison sans doute d'admirer, mais qui n'étant jamais satisfaits, au milieu de toutes les jouissances, ont tenté d'ôter à nous autres, pauvres gens, le peu de satisfaction dont nous pouvions jouir ici-bas. A votre âge, on n'est qu'imitateur, et que d'imitateurs de votre âge ont eu ces malheureux génies! Mon cher enfant, méprisez toujours les poëtes de cabaret comme moi, mais empruntez-leur quelque chose. Substituez à l'expression élevée, brillante, métaphysique de vos auteurs, le mot vrai du chansonnier, pour les sujets qui vous préoccupent ; toutes les questions d'en haut ne seront pas résolues sans doute, mais celles d'en bas deviendront d'une solution bien plus facile; il en est même plusieurs qui finiront par vous faire rire, vous qui riez si peu, de l'importance que vous y attachiez.

« J'allais rendre un jour visite à une pauvre mère inquiète de la santé de sa fille. Le médecin en sortait ; je la trouvai dans

un état d'agitation impossible à décrire; c'était de la folie. A mes questions, elle ne répondait que par des pleurs, des cris, des spasmes. Malgré l'affliction que j'en éprouvais, j'insistai tant pour obtenir qu'elle me dît le nom du mal que le médecin avait signalé, qu'enfin la pauvre mère put prononcer ce nom; je souris comme un homme rassuré, et je l'étais en effet; à l'instant, le calme rentra dans cette âme épouvantée, qui, un instant avant, semblait devoir succomber à son désespoir. Mon cher ami, habituez-vous, pour Dieu! à mettre le mot propre sur chaque chose; il est l'ennemi de l'orgueil, de la fausse grandeur; il nous montre nos défauts sous leur vrai jour, nos qualités sous leur côté applicable, et s'il nuit à l'hypocrisie du talent, il sert bien souvent à la bonté du cœur.

« Ce sermon va vous paraître bien étrange, j'en suis sûr; mais, au risque de vous paraître encore plus médiocre que vous me trouvez déjà, j'ai dû vous livrer le se-

cret de mes recettes. Changez, mon ami, changez de dictionnaire; ne sortez plus des proportions de votre nature; elle est assez belle et assez bonne pour se montrer telle que Dieu l'a faite. Savez-vous qu'avec ce qu'elle a d'impétueux et de désordonné, avec ce que vous y avez ajouté de faux par le culte des méchants génies, on doit admirer en vous les vertus les plus rares, le dévouement aux dignes objets de votre affection? Ce dévouement, qui coûte peu à de tranquilles natures, est sans prix obtenu de la vôtre, à un âge où l'on se discipline si rarement. Aussi, croyez que personne plus que moi n'a d'admiration et d'amitié pour vous. Ce que je regrette, c'est de ne pouvoir vous en donner plus de preuves. Comptez au moins sur ma bonne intention et croyez-moi tout à vous de cœur.

« BÉRANGER.

« Passy, 28 mars 1845. »

Ces accès de susceptibilité étaient heureusement fort rares chez Béranger, car ils

auraient pu troubler nos dîners intimes de la rue Vineuse; mais qu'est-ce qu'un orage dans l'étendue du ciel? Un trouble de quelques heures.

Nous adoptâmes donc la maison de Béranger, où mademoiselle Judith nous accueillait volontiers, parce qu'elle voyait que nous entourions le poëte d'une vénération sincère. Béranger voulut nous avoir souvent à sa table. Nous formions alors un petit cénacle dont je parlerai avec détail, puisque, à mesure qu'on avance dans la vie, on aime davantage à se rappeler sa jeunesse, et d'illustres écrivains, que je n'ai pas la prétention d'égaler, ont su nous intéresser à des lieux ignorés et à des personnages inconnus.

C'est dans les joyeux dîners de la rue Vineuse que nos discussions avaient le plus d'entrain. Béranger, qui ne se contentait pas de boire de l'eau, comme on l'a dit, se montrait fort joyeux convive. Mademoiselle Judith présidait le repas avec grâce, se réservant de nous rappeler à l'ordre quand

les excellents vins du poëte venaient à exalter nos idées. Je ne parle pas de moi, car jusqu'à l'âge de trente-cinq ans je n'ai bu que de l'eau, et Béranger me désignait comme un sournois qui réservait le vin pour en faire abus dans sa vieillesse.

Vers la fin du dîner, la confusion se mettait dans nos têtes, l'un prônait Shakspeare, l'autre défendait Racine; mademoiselle Judith protégeait ses cachets verts; on attaquait les romantiques ou les classiques, on glorifiait le moyen âge, on dénigrait la féodalité. Puis, quand le dessert avait disparu, nous parcourions, pour nous réjouir, les manuscrits que Béranger recevait, de toute part, du fond de la province. « Je vous défends de vous moquer de mes admirateurs, » disait-il, mais nous ne l'écoutions pas, et, défonçant les paquets, nous en enlèvions des tragédies burlesques, des poëmes somnifères, des élégies larmoyantes que leurs auteurs soumettaient à l'appréciation du chansonnier. C'était une tâche bien laborieuse

pour Béranger de répondre à toutes ces sollicitations littéraires, mais le soin de sa popularité l'exigeait; il parcourait donc les manuscrits des poëtes provinciaux, et, tous les matins, il expédiait deux ou trois lettres de remerciement taillées à peu près sur le même patron.

L'un des convives les plus habituels de la rue Vineuse, j'ajouterai même l'un des plus gais, c'était un homme peu facétieux cependant : je veux dire Lamennais. Il était depuis longtemps l'ami de Béranger, qui avait pour lui une sorte d'affection paternelle et le traitait avec une infériorité marquée. « Allez, lui disait Béranger, vous n'êtes qu'un vil prosateur, allez aider Judith à mettre le couvert. » Lamennais entendait fort bien la plaisanterie, et, à la table de Béranger, il se déridait complétement. A côté du poëte, ce n'était plus le même homme. Il émanait de Béranger un esprit de tolérance, une bonté pénétrante qui mitigeaient le fiel de l'irascible vieillard. Ce-

lui-ci ouvrait généralement le dîner par quelque histoire impossible dirigée contre les jésuites, histoire qu'il adoptait avec une crédulité sans borne, parce qu'elle flattait ses passions haineuses. Il s'élevait une vive clameur parmi nous. Béranger démontrait à Lamennais l'absurdité de son récit, et l'auteur des *Paroles d'un croyant* se rejetait alors sur des facéties, puisées dans je ne sais quel recueil d'ana ; car il avait dans l'intelligence un côté excessivement puéril, ou du moins il éprouvait un profond besoin de se distraire. Nos discussions ne le laissaient pas indifférent. Bien qu'il détestât l'Église, il savait encore en apprécier à certains égards le rôle historique, et il nous aidait à défendre le moyen âge contre le persiflage de Béranger. Il avait pourtant affaire à un rude jouteur : Béranger était éloquent, tandis que lui, Lamennais, parlait fort mal. On ne trouvait dans ses discours aucune trace de ce beau style qui caractérise ses écrits; sa parole était hachée, hésitante, et sur-

chargée d'un accent breton fort désagréable. D'une taille lilliputienne, il semblait d'ailleurs qu'il prît plaisir à augmenter le peu d'apparence de sa physionomie par son bizarre costume; il portait un chapeau bossué, une redingote étriquée et brûlée par le bas, un pantalon d'une coupe fantastique.

Il avait en outre, à l'époque où je le voyais habituellement, la singulière habitude de s'accroupir dans un fauteuil, où il nouait et dénouait constamment les cordons de ses souliers. J'aimais autant Auguste Comte, faisant lentement tourner son mouchoir, comme s'il eût voulu étudier la rotation des corps célestes. Si mal vêtu que fût Lamennais, si pauvre que fût son maintien, ses yeux et son front révélaient cependant l'homme supérieur. Mais quel degré doit occuper cette supériorité sur l'échelle de l'intelligence? C'est ce que l'avenir nous apprendra. Béranger osait résoudre la question d'avance. « Lamennais, disait-il, a manqué sa vie de toutes les manières. Il a scandalisé

les âmes, en faisant schisme avec l'Église, où il aurait dû rester, pour y infiltrer un esprit de progrès. Au lieu de cela, il a consterné les timides, par des livres déclamatoires, où l'on trouve isolément de belles pages, mais il n'a pas su réunir ses idées en un seul corps. Lamennais est un philosophe qui a voulu être poëte, un poëte qui a voulu être philosophe. Personne ne lit plus les *Affaires de Rome*. Ma foi, je n'aime pas davantage le reste. Les *Paroles d'un croyant* ne sont qu'une vieillerie, les *Amschaspands* sont insipides; quant à l'*Esquisse d'une philosophie*, Arago dit que c'est bien, mais je ne me fie pas à lui sur parole, sachant de quel côté de la Loire il est né. L'avenir ne gardera pas une page de Lamennais. »

Ce jugement de Béranger peut paraître sévère. Il n'est que juste, si l'on veut bien omettre la dernière phrase. Malgré son style admirable et l'appareil de ses argumentations, Lamennais n'est pas un pen-

seur. Il n'a pas fait un seul élève, tout le monde l'avoue. Pourquoi n'a-t-il eu d'autre disciple que lui-même? C'est qu'il n'a pas possédé assez de puissance pour créer un système métaphysique. *L'Esquisse d'une philosophie* ne nous offre qu'un ramas de vieilles hérésies, que de fausses analogies établies entre les fluides impondérables et les forces de l'intelligence; que des effusions lyriques fort belles sans doute, mais déplacées dans un ouvrage de métaphysique. Ce livre ne laisse aucune idée claire dans l'esprit; on peut donc le regarder comme non avenu.

Lamennais n'a pas été plus heureux quand il a voulu traiter l'histoire. Son introduction à la version du Dante démontre qu'il manquait complétement du sentiment historique. Il avait reçu une éducation contraire à son tempérament et s'était en vain efforcé de la refaire plus tard; de sorte qu'il gardait dans son sein du poison en réserve pour ceux qui l'avaient marqué du sceau clérical. Quoi qu'il

fît, il appartenait à l'Église, et son âme orgueilleuse se tordait en tous sens pour échapper à la domination que celle-ci exerçait sur lui, au milieu même de ses révoltes. Lamennais était né pour détruire, et, comme la foudre, il ne pouvait faire que du mal. Ce n'était pas par esprit de charité qu'il se rattachait à la cause démocratique, c'était par haine de toute suprématie ; mais avec la haine, on ne peut rien fonder. Lamennais ne fut donc ni un philosophe, ni un poëte : il ne fut qu'un pamphlétaire de génie, toujours replié sur lui-même comme une bête fauve, toujours dans la fièvre, et lançant, d'une main qui tremblait de colère, des traits impuissants à l'édifice qu'avait attaqué Calvin.

La seule chose dont il faille savoir gré à Lamennais, c'est d'avoir suivi franchement la direction que lui imprimait son orgueil. Il eût pu rester dans l'Église et y couvrir sa grêle personne de la pourpre cardinale. Il fut plus noble, en préférant l'humble vête-

ment du laïque aux splendeurs de Rome. Reconnaissons-le : si l'orgueil est un vice, il a sa grandeur, quand il s'attache à mépriser les honneurs et les richesses, et l'ange tombé qui, par fierté, cache ses blessures au fond de l'abîme, ne peut nous laisser indifférents.

Quel contraste, cependant, entre le caractère de Lamennais et celui de Béranger! Le premier, toujours maussade, n'encourageant jamais une intelligence naissante, de crainte de se voir éclipsé; le second, au contraire, toujours bienveillant, malgré des saillies un peu vives, toujours aimable, allant chercher au loin la misère timide pour la soulager, et aidant les jeunes gens de ses bons conseils en leur exagérant leurs facultés au lieu de les amoindrir. Ce dernier rôle est celui qui convient au génie, qui l'honore le plus. Quand un esprit supérieur a surmonté les obstacles qu'opposait à son essor l'envie et la haine, n'est-il pas beau de le voir, épris d'amour pour les hommes

et les idées, tantôt chercher au loin l'intelligence afin d'en activer l'éclosion, tantôt servir à l'avancement de l'esprit humain, en vulgarisant les œuvres du passé et celles de l'étranger? Pétrarque, qui avait bien compris cette mission, est aussi grand pour avoir restauré les lettres au XIVe siècle, que pour avoir célébré la belle Laure dans ses poésies immortelles.

Si Lamennais n'a songé qu'à développer sa personnalité, s'il a trouvé la gloire dans cette œuvre égoïste, il y a rencontré aussi quelque inconvénient. Plus d'une fois, il se trouva pris dans ses propres doctrines, et cette situation fausse, burlesque pour les étrangers, ne contribuait pas médiocrement à augmenter sa mauvaise humeur habituelle. L'histoire du Corse est, sans contredit, l'une des aventures les plus désagréables qui lui soient arrivées. Voici en quoi elle consiste.

Un matin que Béranger était sorti, je voulus saluer mademoiselle Judith, et je la trouvai riant toute seule. « Béranger n'est

pas là, me dit-elle, il faudra que vous vous contentiez de ma conversation. Si vous voulez me promettre d'être discret, je vous raconterai comment Lamennais enrage dans ce moment-ci. »

Naturellement, je fis la promesse qu'on me demandait, et que je me permets de ne pas tenir aujourd'hui.

Alors mademoiselle Judith me raconta ce qui suit.

Un matin, Lamennais était assis chez lui à méditer sur l'heureux jour où l'on verrait régner l'égalité parmi les hommes, et où toutes les fortunes seraient en commun; on lui apporta une lettre qui le fit bondir. Elle était écrite par un jeune Corse. Celui-ci annonçait à Lamennais que, n'ayant aucun goût pour l'état de prêtre, auquel ses parents le destinaient, et qu'étant d'ailleurs sans fortune, il avait formé la résolution de venir vivre avec l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Il ajoutait qu'il serait trop heureux de passer sa vie entière auprès d'un maître

aussi illustre, et terminait en annonçant sa prochaine arrivée. Lamennais relut deux ou trois fois cette lettre, pensant que ses yeux le trompaient, mais elle était rédigée d'une façon fort claire et ne laissait aucun doute.

Rien ne pouvait être plus désagréable à Lamennais qu'une semblable proposition ; sa sauvage misanthropie avait besoin de solitude ; et pourtant, que répondre à un homme qui le prenait par ses propres doctrines? Après avoir réfléchi sur la situation, il jugea prudent de garder le silence, espérant que son Corse était un fou qui l'oublierait ; mais il avait compté sans son hôte. Au bout d'un mois environ, il vit entrer un commissionnaire portant une malle ; le maudit Corse le suivait. « Permettez-moi, dit-il à Lamennais, de presser dans mes bras le plus grand philosophe des temps modernes. Quel bonheur pour moi d'être admis auprès de vous, de jouir longuement de votre conversation ! Si vous y consentez, je ne vous quitte plus. Ne craignez pas, du

reste, que je vous dérange ; je suis habitué à une vie modeste, la moindre chambre me suffira, pourvu qu'elle contienne un divan pour rêver et fumer, car nous autres méridionaux, nous sommes amoureux du *farniente*. » Lamennais resta abasourdi. Il ordonna en grommelant à sa servante d'installer l'étranger, et tomba dans un abattement profond, en maudissant la simplicité des gens assez naïfs pour croire à tout ce qu'écrivent les philosophes.

Installé chez Lamennais, le Corse commença à se donner du bon temps ; il se promenait, il visitait la ville ; d'autres fois, il restait étendu sur un divan, dans une chambre contiguë au cabinet de Lamennais, et crispait le vieillard par sa rêverie inactive.

Effectivement, je vis plus d'une fois le Corse dont Judith m'avait parlé, s'oubliant ainsi dans ses fantaisies, quand j'allais saluer l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Un jour, je trouvai ce dernier plus irrité que

d'habitude. Il était en conciliabule avec le docteur Gobert, auquel il avait conté son embarras. « Votre Corse est un fou, s'exclame le docteur ; dites-moi seulement *oui*, et je le fais enfermer. » Mais Lamennais ne pouvait livrer son admirateur aux surveillants de Charenton, et il continua à le garder chez lui.

Il voulut essayer, si l'on ne pourrait se défaire de ce Corse trop tenace, par un moyen détourné. Sur sa prière, quelques-uns de ses amis formèrent une sorte de conseil, dont M. Jean Reynaud fut membre, si ma mémoire est fidèle. Sous prétexte de s'intéresser à la destinée du Corse, on le fit comparaître, et, par une série d'adroites insinuations, on essaya de lui persuader qu'il était plus agréable de prendre une profession, que de vivre à rien faire, et qu'il fallait se choisir une occupation. Mais le Corse ne se déconcerta pas pour si peu ; il répliqua d'un air grave qu'il avait songé depuis longtemps à ce qu'on lui proposait, et qu'il

allait entreprendre un travail sérieux. — Eh bien ! lui demanda-t-on, quel est-il ? — Je veux apprendre l'hébreu.

Cette réponse démonta les amis de Lamennais, et celui-ci tomba de l'abattement dans le marasme. Il était écrit qu'il ne se débarrasserait pas de son hôte. Du moins Béranger, qui se divertissait beaucoup de cette aventure, l'affirmait ainsi. Un jour, toutefois, en me rendant chez Lamennais, je le trouvai heureux et tranquille ; il respirait librement : son Corse était parti. Par quel moyen s'était-on défait de lui ? C'est ce dont j'ai négligé de m'informer.

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient la maison de Béranger, le véritable favori de mademoiselle Judith était Émile Fage, maintenant avoué à Tulle. Beau comme un héros de roman du XVIIe siècle, il cultivait la poésie amoureuse et mystique, et faisait de Sainte-Beuve sa lecture assidue. Voici quelques vers de lui, qu'il lut un soir mademoiselle Judith, et qui obtinrent un

succès général ; car alors on n'avait pas encore imaginé de remplacer la poésie par le réalisme, et l'on permettait aux poëtes d'emprunter de ravissantes images à la nature.

Pourquoi vas-tu, courbant ton front mélancolique,
Loin du monde, t'asseoir, pensif, au pied des monts ?
Pourquoi recherches-tu, comme le cygne antique,
La fraîcheur des ruisseaux et l'ombre des vallons?

Le soir, lorsque les lis entr'ouvrent leurs corolles
Au sylphe voyageur qui demande un abri,
Pourquoi murmures-tu de mystiques paroles?
Quel songe t'a bercé? quel ange t'a souri ?

On sait que, chez Béranger, il y avait un esprit à la fois démocratique et bonapartiste qui s'expliquait par le caractère du poëte et par les circonstances de sa vie. Nous obéissions plus ou moins à ses idées, et ceux même qui ne les partageaient pas n'osaient rien dire. Cependant, aucun de nous n'était indifférent à la gloire nationale, et lorsqu'on ramena le corps de Napoléon en France, nous avions exprimé nos sentiments

dans des poésies qu'Émile Fage a bien résumées par le sonnet suivant, longtemps inédit, lu et applaudi chez Béranger, et sans doute caché depuis, dans les paperasses de la procédure.

Certes, de beaux soleils éclairent notre histoire
Et notre Panthéon a bien ses demi-dieux ;
S'il nous fallait graver tous nos titres de gloire,
Le front de la colonne irait se perdre aux cieux.

Et malgré tant de bruit, tant de chars de victoire,
Tant de combats géants, tant de noms radieux,
Mon cœur conserve mieux la pieuse mémoire
De ces jours qui s'en vont, grands et silencieux,

Où l'homme repentant adore la statue
Qu'au fort d'une tempête il avait abattue,
Brise sur ses autels l'idole du destin,

Bénit Socrate mort et le Tasse en souffrance,
Et ramène en pleurant, dans son pays de France,
Notre Empereur couché sous un saule lointain.

Un autre favori de mademoiselle Judith, et dont elle emplissait les poches de bonbons, était le poëte Henri Laurent que son

imagination exaltée faisait toujours vivre au milieu d'un rêve. Le monde réel n'existait pas pour ce noble poëte ; à la réalité, il substituait des fantaisies étincelantes, et vivait plein d'ivresse, au miliieu des créations qu'il évoquait.

Cette heureuse faculté lui occasionnait cependant plus d'un mécompte ; s'enthousiasmant à la première vue de ceux qu'il rencontrait, il venait annoncer à mademoiselle Judith qu'il venait de découvrir un grand philosophe ou un grand poëte. « Amenez-moi votre homme, » répliquait le chansonnier avec un méchant sourire, et, après examen, au lieu d'un Platon ou d'un Dante, on ne trouvait qu'un idiot. Béranger avait alors beau jeu à railler ; pour échapper à ses sarcasmes, Laurent, qui savait parvenir ainsi à changer le cours de ses idées, entonnait quelques couplets d'une chanson sociale :

Tous nos droits d'homme sont les vôtres,
O mères de l'humanité ;

Il faut à vos fronts, comme aux nôtres,
Le soleil de l'égalité.
A cet astre d'un nouveau monde
Fixez vos regards triomphants;
O femmes! le sang qui féconde
Est avoué par vos enfants.

Lorsque Béranger entendait cet appel à des utopies impossibles, il se donnait la peine de les réfuter éloquemment. Quel que fût effectivement son amonr du progrès, il avait trop étudié l'histoire, pour ignorer les conditions invariables de la nature humaine :

« Élancez-vous dans les champs de l'impossible, nous disait-il, pour exercer vos ailes ; quand les besoins de la vie se feront sentir, vous reviendrez sur la terre. Le socialisme, comme la philosophie, est utile, en ouvrant un large espace aux facultés de l'imagination, mais il doit se borner à un rôle spéculatif. Pour gouverner la foule, il faut avoir le bras vigoureux et ne pas se nourrir de viande creuse. Ainsi s'expliquent les défections de tant d'hommes qu'on ac-

cuse à tort; jusqu'à trente ans, leur imagination a dominé leur raison; mais lorsqu'ils entrent dans le monde pratique, il leur faut bien dire adieu aux rêves. Pour moi, je ne m'inquiète pas de ce qu'un homme a été, ni comment il est parvenu; ce que je lui demande, c'est l'usage qu'il fait de sa fortune et de son crédit. Il est commode de prononcer les grands mots de dévouement aux idées et d'inflexibilité, mais nourrir sa famille est aussi un devoir essentiel. Que de gens condamnés par les hommes, sous prétexte d'apostasie politique, seront absous par Dieu. Lorsque le philosophe Azaïs commença à traiter avec le ministère, sans connaître encore ses démarches, je dis à Laffitte et à ses amis : « Il y a là-bas un honnête homme qui meurt de faim, il le faudrait aider. » On se rendit donc chez Azaïs, mais celui-ci répondit en pleurant : « Vous arrivez trop tard, j'ai traité hier avec le ministre. » Croyez-vous qu'Azaïs soit un misérable ? »

C'est ainsi que Béranger exprimait un

scepticisme qu'on lui pardonnait, parce qu'on savait que sa vie avait toujours été pure. S'il nous communiquait ses idées sans réticences, nous lui répondions, de notre côté, avec une franchise un peu cavalière que sa bonté voulait bien tolérer. Quelquefois, il semblait sur le point de se fâcher, quand nous combattions trop vivement ses idées ; mais il finissait par reprendre la parole en nous assurant que, puisque les vieillards n'étaient plus bons à rien, il fallait du moins leur laisser la consolation de débiter des radotages.

On peut croire que nous étions respectueux envers Béranger. Henri Laurent, Prosper Vernet, Charles Fillieu, Émile Fage, nous nous étudiions tous à plaire à notre vieil ami, et nous étions heureux lorsqu'un nouveau venu paraissait pour augmenter la gaieté de notre cercle.

Un soir, mademoiselle Judith nous remit une chanson qui avait été apportée dans la journée, par un inconnu, comme un hom-

mage à Béranger. Celui-ci voulut lire lui-même la première strophe :

QUI VIVE !

HYMNE A LA FRANCE.

Quand la nuit effrayait la victoire flottante,
Enfants, nos sublimes aïeux,
Comme Ajax, invoquaient, debout près de leur tente,
Le jour, et défiaient les dieux.
Si, comme eux, l'ombre nous enchaîne
(Tout peuple a ses nuits et ses jours),
Veillons pour que l'aube prochaine
Debout nous retrouve toujours !

France, sentinelle du monde,
Crie à tes frères endormis :
Qui vive ? et que l'écho réponde
D'un pôle à l'autre : Amis ! amis !

On nous dit : S'est-il donc égaré dans l'espace,
Votre étendard audacieux ?
Comme si le soleil, lorsqu'un nuage passe,
Cessait d'illuminer les cieux.
Cerf-volant au vent de la gloire,
Si l'orage l'a foudroyé,
On sait que, même dans la Loire,
Ce drapeau ne s'est pas noyé.

Nations, point d'échos pour les cris de colère,
Que vous soufflent des rois aigris !
Dans son lit retiré le torrent populaire
Ne menace plus vos abris.
Laissez gémir de ses ravages
Les vieux palais qu'il dégrada,
Et voyez, loin de ces rivages,
Que de champs ce Nil féconda.

Jadis, pour rafraîchir une terre épuisée,
C'est le sang d'un Dieu qu'il fallut,
Mais sur le front de tous, abondante rosée,
Ce sang a versé le salut.
De même ils ont eu leur calvaire,
Nos martyrs, dont le monde entier,
Pour eux devenu moins sévère,
Comprendra qu'il est héritier.

Pèlerins, saluez la nouvelle Solymes
Dont les temples vous sont ouverts ;
Oui, devant ses tombeaux, devant ses noms sublimes
Doit s'agenouiller l'univers.
En attendant l'heure propice
D'y réunir le genre humain,
Beau pays, sois toujours l'hospice
Des peuples blessés en chemin.

France, temple des arts, vois-les courber et tendre
Le front à tes fonts baptismaux.

Les enfants de Phidias y recherchent sa cendre,
Rome y rallume ses flambeaux.
Pour sceptre un ciseau vaut un glaive,
La plume un diadème, et surtout
Du marteau que ton bras soulève
L'enclume se trouve partout.

Mademoiselle Judith battit des mains, malgré sa froideur habituelle, et nous fîmes entendre un tonnerre d'applaudissements.

« Malgré quelques irrégularités prosodiques, nous dit Béranger, comme par exemple la présence d'un *s* à la fin du mot *Solymes*, je regarde cette chanson comme un chef-d'œuvre. Au point de vue de la forme, elle est d'un beau rhythme, et sévèrement rimée; au point de vue du fond, il y règne un feu démocratique, qui fait bouillir le sang dans les veines; mais ce que j'y apprécie surtout, c'est un grand amour de la patrie, joint à un noble esprit de cosmopolitisme. L'auteur s'appelle Pierre Lefranc. Je lui écrirai pour le féliciter, et pour l'amener parmi nous. »

Effectivement, Pierre Lefranc devint l'un

des nôtres; mais nous ne le gardâmes pas longtemps, car les Arago le choisirent pour rédacteur d'un journal qu'ils fondaient à Perpignan, et les effusions de l'amitié n'eurent plus lieu que par correspondance.

C'est par la bienveillante intervention de Béranger que Lefranc sortit d'une situation difficile. Le vieux chansonnier était toujours à l'affût pour obliger les gens. Lorsque mon ami, Eugène Mathieu, qui fut célèbre pendant quelque temps dans le pays latin, pour avoir, à la grande joie des disciples de Jacotot, diffamé le *Télémaque* en le travestissant, voulut entrer à la Préfecture, où il est maintenant chef du bureau des grains, j'eus recours à Béranger qui me demanda ce qu'était mon ami.

« Il est très-fort, lui dis-je. Écoutez ces deux vers qu'il a écrits dans son *Télémaque*, pour se moquer des tragédies classiques; c'est Calypso qui parle :

Tu te tais, tant te tient ton tuteur tortueux,
Dans d'odieux dédains des doux dons d'un des dieux.

Béranger se mit à rire, et me promit de parler à un chef de division. Voici une lettre de lui que je retrouve; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle amena la nomination de la personne recommandée.

« Mon cher Thalès, j'ai vu hier M. Rieublanc, le chef le plus influent de la Préfecture. Il m'a promis de la manière la plus formelle de s'intéresser à votre ami dont il a pris les noms et qu'il doit faire appeler. Comme j'ai dit connaître M. Mathieu, il serait prudent que vous me l'amenassiez un de ces matins. En attendant, engagez-le à soigner son écriture.

« Tout à vous,

« BÉRANGER.

« 13 novembre 1846. »

L'illustre chansonnier n'était pas toujours aussi coulant. Il avait, en quelque sorte, le flair des gens qui pouvaient lui convenir. J'en retrouve la preuve, en feuilletant sa correspondance, dans une lettre qu'il m'adressa, au sujet du poëte Leconte de Lisle,

qui venait d'arriver à Paris, et que je désirais présenter à Passy. Rien qu'en voyant les vers, alors phalanstériens, de l'auteur des *Poëmes antiques*, Béranger avait deviné un rival dangereux.

« Je vous remercie de votre bonne intention pour moi, mon cher Thalès, mais ne me présentez votre jeune homme que s'il le désire fort. Ce n'est pas là un jeune homme de mon régiment ; il lui faut du Hugo ou du Lamartine et non un chansonnier. Je ne vous en ferais pas l'observation, si je pouvais lui être utile ; mais vous savez que j'ai plus de bon vouloir que de crédit. Or, mon désespoir, c'est de voir des personnes que je voudrais servir et pour lesquelles je ne puis rien. J'ai assez de ces chagrins-là, chagrins plus vifs que ne se le figurent ceux qui les causent : il n'est donc pas besoin d'en augmenter le nombre sans nécessité !

« D'ailleurs, laissez M. Leconte agir ; après avoir frappé aux portes des grands seigneurs de notre littérature, il fera comme

ont fait tant d'autres, qui sont descendus des lords Byron jusqu'au vieux chansonnier, dont la porte s'ouvre beaucoup plus facilement que celle des salons de nos grands hommes. J'aime à voir votre enthousiasme pour cette belle muse égarée dans notre capitale. Vous avez un noble cœur, et c'est pour cela que je vous estime tant.

« A vous,

« BÉRANGER.

« 19 février 1846. »

Je parlerai maintenant d'une petite mystification dont nous nous occupâmes pendant huit jours, à la suite d'une longue conversation sur Chénier. Béranger prétendait que ce poëte n'existait pas, et soutint que tous ses vers avaient été écrits par Henri de Latouche. Mademoiselle Judith demanda alors comment il se faisait que les inspirations publiées sous le nom de Latouche lui-même fussent si médiocres. J'ajoutai que j'avais vu la jeune *Tarentine* imprimée dans un almanach poétique, antérieur à la grande ré-

volution. Béranger se fâcha, il soutint son système pendant plusieurs heures, avec une incroyable ténacité. Quelques jours après, il recevait par la poste une lettre signée d'un nom inconnu. Le rédacteur de cette épître affirmait qu'en faisant des recherches en Angleterre, dans la bibliothèque Cottonienne, il avait retrouvé une poésie de Chénier, un ïambe, dont il envoyait à Béranger la copie exacte. Il ajoutait que Chénier avait sans doute écrit ce morceau en Angleterre, pendant son voyage avec M. Trudaine, et qu'il serait temps de le publier dans ses œuvres, en dépit de quelques imperfections. Béranger nous fit voir cette éloquente imprécation qui mérite d'être conservée ici.

A L'ANGLETERRE.

I.

Parmi les nations que sur ce globe immonde
Dispersa le souffle de Dieu,
Il est un peuple vil, écumé sur le monde,
Et couché dans un sombre lieu,

Où l'air manque aux poumons et le pain aux entrailles,
Dans un repaire infect et creux,
Où l'on entend rugir les hideuses batailles
D'hommes qui se mangent entre eux !
Ce peuple est un lépreux dont l'aspect blême effraie,
Quels que soient ses riches abords,
Et le flot incessant qui vient laver sa plaie
Porte la peste aux autres bords !
C'est un lâche sans foi, que son orgueil enrage,
Qui ne frappe que dans le dos
Ceux qui fuient effrayés la face de l'orage,
Et mouillent l'ancre dans ses eaux.
Gorgé de l'or qu'il vole aux quatre bouts de l'onde,
Il paye ou vend chaque forfait,
De sorte qu'il n'est pas un crime ignoble au monde
Qu'il ne conçoive ou qu'il n'ait fait.
C'est un père sans cœur, un égoïste infâme,
Il est jaloux de ses enfants !
Fou féroce, il les broie avant qu'il les diffame
Du poids de ses pieds triomphants,
Et plus Dieu leur a fait présent de dons célestes,
Plus il étoile leurs beaux fronts,
Plus ce père damné couvre et salit leurs restes
De la bave de ses affronts !
Or, ce cancer vivant, que de sa morne haleine,
Entretient un vent empesté,
Ce mal honteux qui ronge et jette la gangrène
Dans le sein de l'humanité,
Ce peuple de malheur, exécré de la terre,

Ce vautour hors du nid penché,
Le voilà, voyez tous, frères, c'est l'Angleterre,
Fille du diable et du péché !

II.

Debout, et que le fer morde et creuse la pierre,
Roidis tes bras, pâle ouvrier !
Presse ce cœur qui bat ! détourne ta paupière
Du fils que la faim fait crier.
Va ! le travail est là qui hurle sans relâche,
Car c'est un travail rude et fort,
Il s'agit de tailler en quelques coups de hache
Un large trône pour la Mort !
Debout, soldat ! choisis un bon glaive qui tue,
Et cloue à la gorge les cris,
Et fasse d'un corps d'homme une informe statue
Dont l'oiseau ronge les débris ;
Puis, dans ton autre main prends une torche rouge,
Qui consume vivant et mort,
Comme on fait sans pitié, retranché dans son bouge,
D'un chien enragé qui vous mord.
Debout, poëte, aussi ! voici l'heure de fête.
L'heure du combat tout-puissant;
Si tu veux exhaler un hymne de prophète,
Trempe ta lyre dans le sang !
Toi, qui pétris le bronze, ô grave statuaire
Cesse d'emplir les Panthéons,

Et fais, au lieu de dieux, surgir du sanctuaire,
L'airain qui se torde en canons !
En bons canons bien lourds, dont la gueule soit large,
Le ventre de poudre infesté,
Et qui puissent fouiller une sanglante marge
Dans le livre d'humanité !
Debout, enfant ! debout, noble fille du brave !
O mère du brave, debout !
Allons ! dressez-vous tous, courez comme la lave
Qui jaillit du volcan qui bout !
Race héroïque, allez ! la peur avec le crime
Sont là cachés dans l'Océan,
Mais il s'entr'ouvrira quelque chemin sublime
Devant votre courroux géant,
Et lorsque l'hydre aura de ses mille vipères
Rassemblé l'essaim voyageur,
Sur la mère et ses fils, couchés dans leurs repaires,
Faites peser un pied vengeur !
Grands exterminateurs que le monde a pour maîtres,
Rugissez donc, ô mes lions,
Et balayez d'un coup l'antre hideux des traîtres,
Comme la paille des sillons !
Puis, sur le sol sanglant où vécut l'Angleterre,
Comme sur les os d'un bandit,
Écrivez franchement en face de la terre :
« Ici dort un peuple maudit ! »

Naturellement, il ne pouvait pas être question d'attribuer à André Chénier un

morceau qui porte à un si haut point le caractère de la facture moderne, et qui contient même une allusion à Byron. Chacun fit ses conjectures ; l'un de nous crut reconnaître, dans le manuscrit, une sorte d'écriture usitée en Bretagne, et, en effet, la profondeur de haine exprimée dans cette malédiction sauvage ne pouvait venir que de l'un de ces ports de mer où règne une aversion invétérée contre les Anglais ; mais toutes nos conjectures furent inutiles, et, sans oublier cet ïambe vigoureux, nous finîmes par ne plus chercher le nom de l'auteur.

Comme on l'a déjà vu, nos soirées n'étaient pas purement littéraires, on s'y occupait aussi du prochain, et j'ai servi plus d'une fois d'intermédiaire à Béranger, pour ses dons charitables, dont mademoiselle Judith réglait la mesure, ce qui était sage, car le bon chansonnier aurait donné toute la maison. « Courez à Ville-d'Avray, me dit-il un jour, dans la rue de Saint-Cloud,

au numéro 20. Il y a là un poëte hongrois qui doit mourir de faim. Il ne m'a rien demandé, mais vous le forcerez à accepter les cent francs que voici. » Je fis la commission. Le poëte hongrois refusa, et Béranger remit l'argent dans sa poche, avec autant de mauvaise humeur qu'un autre aurait mis à l'en tirer.

Quand on connaît de pareils traits, on comprend le mot de M. Cousin : « En quittant la vie, Béranger m'a édifié ; sa mort a été celle d'un saint. »

V

Les réunions de la rue Vineuse ne restèrent pas longtemps ce qu'elles avaient été. Un événement déplorable vint les attrister, en nous enlevant notre plus aimable compagnon. Henri Laurent alla mourir à Douai d'une fièvre typhoïde. Tous ses amis le regrettèrent amèrement, car son intelligence promettait de produire de beaux fruits, et, pendant bien longtemps, Béranger, Lamennais et moi, nous nous entretînmes de sa mort comme si elle n'eût été qu'un rêve.

Voici les deux lettres que je reçus, dans cette circonstance, de mes deux illustres amis. La teneur de chacune d'elles peint le caractère de l'écrivain.

« Mon cher Thalès,

« Nous sommes aussi surpris qu'affligés de la triste nouvelle que vous nous donnez, et qu'un billet de faire-part nous a encore confirmée peu d'heures après votre lettre. Quelle était donc la maladie de notre pauvre jeune ami ? Rien n'avait pu faire présager une fin si prompte. Combien sa famille doit être dans la douleur ! Car ses qualités, son caractère aimable, les espérances qu'il donnait, tout doit concourir à augmenter les regrets qu'il laisse et que je ressens bien vivement, je vous assure, moi, qui pourtant suis habitué à voir mourir. Mais mourir si jeune! Mourir quand on a tant à faire pour les autres qu'on a eu à peine le temps d'aimer. C'est aux gens de mon âge de déguerpir. Nous ne sommes plus bons à rien ; le monde a tiré de nous tous les services qu'il

pouvait en attendre. Mais vous autres enfants, que d'espoir repose sur vos têtes ! Si vous remplissez tous les devoirs qui vous sont imposés, c'est tout au plus si vous aurez le temps de nous mettre en terre : vivez, vivez donc, et essuyez vos larmes qu'un ami vous coûte.

« Je vous croyais à Meudon, mon cher philosophe ; mais votre lettre m'apprend que vous êtes souffrant à Paris. Avant de retourner à la campagne, où je vais passer quelques jours, j'irai savoir de vos nouvelles.

« A vous de cœur,

« BÉRANGER.

« 29 juin 1844. »

« J'étais bien loin de m'attendre, mon cher monsieur, au cruel événement que vous m'annoncez. J'espérais beaucoup, au contraire, pour notre pauvre jeune ami, du repos, de la belle saison et des soins si doux d'une mère. Mais Dieu avait marqué son terme. Il l'a enlevé à bien des maux, et les

plus à plaindre ne sont pas ceux qui s'en vont de bonne heure. Tâchons du moins, avant de partir, de nous faire un pécule de voyage, d'actions, de travaux utiles à nos frères, de bons désirs, si nous ne pouvons mieux. Je vous recommande le courage : il en faut dans la vie, mais c'est la foi qui le donne. Venez me voir quand vous pourrez disposer d'un moment, et croyez toujours à ma tendre et sincère affection.

« F. Lamennais.

« Samedi, 29 juin 1844. »

Cette mort cruelle apporta un changement dans nos habitudes chez Béranger. Je cessai de venir m'asseoir à sa table, où les convives gardaient la même gaieté, bien qu'un d'entre eux fût absent. Ce rapide oubli des morts me remplissait de tristesse.

« Je ne vous accuse pas, dis-je un jour à Béranger, vous avez vu trop de gens disparaître pour ne pas regarder la mort comme une des conditions nécessaires de la vie ; mais donnez-moi une heure à laquelle je

puisse vous visiter sans rencontrer d'étrangers entre vous et moi. On ne peut plus vous aborder. Votre maison est une tour de Babel où entre qui veut.

« Je redoute encore plus que vous, me répondit Béranger, les gens qui m'assiégent. Je ne parle pas de ceux qui ont besoin de ma bourse, elle leur sera toujours ouverte ; mais ceux qui fréquentent ma maison par vanité me prennent mon temps et m'empêchent de travailler. Ne me rendez pas visite dans la matinée ; ces heures sont réservées pour ma correspondance et pour recevoir Lamartine qui vient tous les jours. Mais venez me prendre dans l'après-midi, vers une heure, Judith vous introduira incognito, et nous nous sauverons à travers champs jusqu'au bois de Boulogne. Ne craignez pas de me déranger ; j'aime, comme vous, les longues courses ; elles me sont nécessaires. »

Profitant de la permission qui m'était donnée, je venais chercher Béranger deux ou trois fois par semaine, et nous nous

rendions le plus souvent à la Mare d'Auteuil, sur un des bancs de laquelle s'asseyait Béranger pour parler à son aise. Ce sont là les plus heureux moments de ma vie.

La conversation de Béranger offrait un charme inexprimable. Elle était à la fois spirituelle et instructive. Comme il avait connu tout le monde, il avait une foule d'anecdotes à raconter, et en même temps sa grande expérience de la vie lui faisait entremêler de maximes morales les satires qu'il lançait contre la société. J'aimais surtout à le faire parler sur la philosophie et sur la poésie, afin de voir comment un homme privé d'éducation classique pouvait se rendre compte des procédés de l'intelligence. Doué d'une éloquence intarissable, il causait de toutes choses, mêlant les paradoxes aux vérités, jugeant les écrivains et les hommes politiques, racontant sans cesse les événements de sa vie et sautant d'un sujet à un autre, sans que je songeasse à me plaindre du défaut de transition. En me souvenant

du charme de ces entretiens, je pense que la nature devrait bien, puisqu'il lui faut une certaine somme de mortalité, enlever de la terre tant de créatures inutiles ou stupides qui l'encombrent, et prolonger à leurs dépens l'existence des grands hommes pendant deux ou trois générations. Mais les plaintes sont inutiles : le monde n'est qu'un vaste cimetière où les hommes tombent tour à tour frappés par la mort, soit qu'ils aient végété comme de vils animaux, soit qu'ils aient rempli une noble tâche, et le torrent de l'oubli les entraîne vers le néant, laissant à peine surnager quelques noms, qui disparaîtront à leur tour, quand la terre elle-même verra venir son heure et se dispersera dans l'espace.

Malheureusement, ces promenades charmantes devaient peu durer. Béranger, constamment assailli par les visiteurs et les parasites, ne savait comment se préserver d'eux. Judith faisait bien sa grosse voix pour défendre la porte ; mais le poëte, qui

avait un faible pour ses admirateurs, les laissait rentrer par la fenêtre. Comme il voulait cependant travailler à son *Dictionnaire biographique*, d'une manière assidue, il imagina de se retirer à Versailles, rue de l'Orangerie, n° 10, en faisant louer l'appartement sous le nom de Judith (mademoiselle Frère). Il voulut bien me permettre de le visiter dans cette retraite, où il jouissait avec bonheur de la campagne et de la solitude.

Quelquefois j'allais prendre Lamennais; tout le temps que roulait le chemin de fer, le célèbre écrivain et moi nous disputions avec acharnement sur la philosophie de l'histoire: Lamennais, qui ne pouvait souffrir la contradiction, entrait en fureur ou tombait dans un silence acharné; mais je m'embarrassais peu de sa mauvaise humeur, et je ranimais la conversation pour tirer un profit intellectuel de ces relations bizarres. C'est à ce moment que j'ai pu juger à fond M. de Lamennais. Jusqu'alors j'avais ressenti pour

lui cette vague admiration qu'éprouvent les jeunes gens pour les hommes consacrés ; lorsque je l'étudiai de plus près, je vis que c'était un écrivain passionné, mais sans idées. Il est vrai que, pour le juger, j'avais un point de comparaison qui lui était très-défaforable, car je passais à ce moment toutes mes soirées avec le philosophe le plus éminent du XIXe siècle, Auguste Comte, dont l'athéisme n'est qu'une folie sans liaison avec sa doctrine scientifique, mais ne doit pas empêcher de rendre justice à ses prodigieuses facultés.

Dès notre arrivée à Versailles, Béranger nous emmenait soit dans le parc, soit dans le bois de Satory. Je choisissais pour rôle le silence, me plaisant à voir les deux vieillards s'acheminer côte à côte, pendant que les arbres agitaient sur leur tête leurs larges ombres. Auprès de Béranger, je l'ai déjà dit, Lamennais était un autre homme. La douce philosophie du chansonnier, l'influence bienfaisante de la nature le transformait ; il

oubliait son rôle de fiévreux pamphlétaire, et son regard prenait une expression d'un mysticisme étrange. C'était le Lamennais avorté qui renaissait alors en lui, le Lamennais fait pour aimer et penser, et non l'athlète sauvage qui évaporait sa force en inutiles clameurs. « Vois, me disais-je en marchant derrière mes deux amis, combien l'homme et la nature diffèrent; la vieillesse a flétri ceux-ci de sa main pesante, elle a couvert leur front de rides et obscurci leur regard, tandis qu'elle, au contraire, est toujours jeune et belle; plus heureux que l'homme, l'arbre retrouve sa fraîcheur avec chaque printemps; lors même qu'il va mourir, il est beau encore. Mais aussi la nature suit toujours une même voie; ces transformations se répètent impassibles sans subir de changement dans le cours des siècles, tandis que l'homme, cette créature faible et misérable, bouleverse à son gré les gouvernements et les empires; la plus violente éruption n'aboutit qu'à jeter dans la mer

quelques quintaux de lave, pendant qu'une ligne d'un Luther ou d'un Lamennais change la face du monde. »

VI

Béranger revint bientôt à Paris, en dépit de son *Dictionnaire biographique*, et la vérité est qu'on n'a rien perdu, en ne possédant pas un semblable ouvrage; car, dès l'année 1856, c'est-à-dire un an avant sa mort, l'illustre chansonnier avait déjà la tête un peu en désordre, et il est impossible que ses manuscrits n'aient pas offert la trace de ce dérangement intellectuel.

Mademoiselle Judith fut plus ferme; elle garda sa tête jusqu'au bout, menant toujours

la maison de Béranger, mais n'ayant plus que quelques amies, parmi lesquelles je citerai madame Dubois d'Avesnes, madame Falkenberg, madame Redouté, dont le gendre est attaché à la vénérie de l'Empereur, et mon excellente mère.

Nous possédons le seul portrait qui existe de la promise de Robespierre, mademoiselle Éléonore Du Play. Mademoiselle Judith ayant exprimé le désir de voir ce tableau, ne voulut pas me donner la peine de le transporter; c'est ainsi qu'elle se lia avec ma mère, en lui rendant visite. Toutes deux avaient d'ailleurs le même esprit voltairien. Ma mère vint à son tour à Passy, et comme elle brodait fort habilement, ce fut son privilége d'offrir tous les ans à Béranger une calotte grecque pour sa fête, attention que Judith reconnaissait par des paroles affectueuses.

La compagne du chansonnier avait beaucoup de finesse, et étudiait les moindres nuances de l'intérieur. Lorsque je fus char-

gé, en 1855, d'offrir à Béranger l'album hongrois, publié à Pest par M. Kertbeny, en annonçant au chansonnier qu'il était populaire dans toute la terre magyare, je le trouvai d'assez mauvaise humeur, deux jours après mon offrande, et j'entrai chez Judith pour m'éclairer.

«—Vous l'avez fâché sans le vouloir, me dit-elle. Bien qu'il ne sache pas l'allemand, en parcourant les notes de l'album hongrois, il a aperçu, en caractères gothiques, le nom de Hugo, celui de Lamartine, celui de Barbier, et il n'a pas vu le sien.

«—C'est une rencontre fortuite, répondis-je; Béranger est aussi connu en Hongrie qu'en France, car la Hongrie possède, avant toute chose, le sentiment national ; elle a de plus, comme la France, un côté jovial dans le caractère, et aime mieux la verve facile des courtes poésies que le galimatias sublime des rhéteurs. »

Traduites en langue magyare par plusieurs hommes de talent, les principales chansons

de Béranger ont pénétré dans le sein de la nation, où elles ont éveillé des échos sympathiques.

Un écrivain hongrois, Jean Vajda, a adressé, en 1849, à Béranger un chant politique dans lequel il l'invite à venir vivre sur le sol magyar, le seul qui connût encore la liberté. D'autres poëtes du même pays ont honoré Béranger d'une manière différente, en s'inspirant de ses poésies, non pour le fond des idées, mais pour les procédés de composition. Parmi les œuvres d'Alexandre Petocfi, tué à l'âge de vingt-six ans en combattant les Russes, et l'un des plus grands poëtes du XIXe siècle, on trouve des chansons composées dans la manière de Béranger.

Tous ces témoignages, mis sous les yeux du célèbre chansonnier, charmèrent Judith, qui avait une susceptibilité égale à celle de Béranger.

On se demande pourquoi Béranger, qui la respectait autant qu'il l'aimait, et qui, par un sentiment de convenance, ne la tu-

toyait jamais, ne l'épousa pas dans les derniers temps de sa vie. Sans doute, il craignait que ce thème : *Béranger est marié*, ne fournît un sujet d'inspiration trop abondant aux chansonniers; mais la profonde estime qu'il avait pour sa compagne, estime visible aux yeux de tous, est attestée publiquement par une lettre au directeur de *l'Assemblée nationale*, journal qui avait prétendu que Béranger venait de se marier.

A Monsieur le Rédacteur en chef de *l'Assemblée nationale*.

« Monsieur,

« Vous avez l'obligeance de m'envoyer votre journal depuis le 1er juin ; mais je dois au hasard de lire votre numéro du 30 mai.

« On y assure que je viens de me marier, que j'ai épousé ma servante, et que tout Passy a été l'heureux témoin de la noce.

« Parmi toutes les nouvelles fausses qui enrichissent nos journaux, il n'en est pas

qui ait pu me surprendre plus que celle-là. Si l'article n'intéressait que moi, je laisserais courir cette nouvelle, même à Passy, qui ne se doute guère du plaisir que lui a procuré ce prétendu mariage *in extremis*.

« Mais il faut que vous le sachiez, monsieur, la personne que votre collaborateur désigne comme ma servante, et dont il donne même le nom, ce qui ajoute à l'inconvenance d'une telle fable, est une amie de ma première jeunesse, à qui je dois de la reconnaissance. Plus favorisée que moi par sa position de famille, il y a cinquante ans qu'elle rendait à ma pauvreté bien des petits services d'argent. Pour me rendre service encore, lorsque tous deux nous touchions à la soixantaine, elle voulut bien se charger de tenir mon premier ménage, que me forçait de prendre une tante infirme dont je voulais soigner la vieillesse.

« Vieux amis qui ne nous étions jamais perdus de vue, nous ne nous doutions guère alors que nos cent seize ans réunis sous le

même toit fourniraient matière aux médisances du feuilleton, et la vieille demoiselle était loin de penser, toute modeste qu'elle est, qu'en la voyant établir autour de moi une économie indispensable à tous deux, on la prendrait pour la servante du logis, ce qui, après tout, n'eût blessé ni ses sentiments démocratiques ni les miens.

« Je ne croyais, quant à moi, son nom connu que de nos amis communs et de quelques indigents. Grâce à votre collaborateur, monsieur, ce nom est arrivé aux oreilles du public ; c'est pourquoi je suis contraint de faire connaître celle qui le porte.

« Vous jugerez donc, je l'espère, l'insertion de ma lettre juste et nécessaire pour détruire l'effet d'un article que je regrette de n'avoir pas connu plus tôt. Je ne me plains pas de l'esprit qui l'a dicté en ce qui me touche ; mais je crois de mon devoir d'apprendre à vos lecteurs que ma vieille amie a toujours eu trop de bon sens pour avoir désiré jamais d'être la femme d'un

pauvre fou qui a mis son bonheur en chansons et livré sa vie à la discrétion des journalistes.

« D'après différentes anecdotes inventées sur mon compte, et aussi vraisemblables que celle de mon prétendu mariage, je conclus, monsieur, qu'il y a de ma faute dans tout cela.

« Malgré mon amour de la retraite, le désir d'obliger m'a fait recevoir trop de visiteurs. Jusqu'à ce que la délicatesse et le bon goût empêchent de franchir les murs dont la loi, dit-on, entoure la vie privée, il nous faut, je le vois, fermer bien notre porte. Désormais, je vais mettre un verrou à la mienne, et j'aurai l'obligation d'un peu plus de repos à votre spirituel feuilletoniste.

« Remerciez-le donc de ma part, monsieur, et recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

« Votre très-humble serviteur,

« BÉRANGER.

« Passy, 5 juin 1848. »

Tourmentée depuis longtemps d'un squirrhe, mademoiselle Judith commença à languir au mois de mars 1857, et mourut le 8 avril de la même année. Elle avait alors quatre-vingts ans. Elle s'en alla comme elle avait vécu, c'est-à-dire en philosophe, sans vouloir accueillir un prêtre. Béranger, déjà très-malade, l'accompagna jusqu'à l'église, non jusqu'au Père-Lachaise, car ses forces le trahirent.

Mademoiselle Judith Frère laissa à Béranger, par testament, tout ce qu'elle possédait, en le chargeant seulement de distribuer quelques souvenirs aux amies de sa jeunesse : madame Vernet eut une broche d'émail bleu et or; madame Dubois, une bague en diamant; madame Falkenberg, une cafetière d'argent; madame Redouté, sa cousine germaine, une tabatière d'or; mesdemoiselles Dubois, la garde-robe de Judith.

Mademoiselle Judith a peu écrit. Nous avons vainement cherché à nous procurer quelque lettre d'elle qui pût éclairer diffé-

rentes circonstances ; il est vrai qu'elle avait intérêt à être discrète, et jamais elle ne parlait des événements de sa longue carrière, ni de celle de Béranger

Une personne digne de foi nous a assuré avoir vu une lettre dans laquelle Béranger écrit à Judith en la tutoyant, et lui conseille d'accepter un bon parti qui se présentait pour elle ; mais Judith, fidèle à son amour pour Béranger, refusa de se marier.

On m'a assuré également qu'un amateur possédait une correspondance écrite par Béranger à mademoiselle Judith, correspondance dont un libraire avait offert cinq mille francs. Si le fait est vrai, il est difficile d'admettre que cette correspondance ait passé dans les mains du premier possesseur, par des moyens réguliers. En effet, elle devait être dans les mains de Béranger à qui Judith avait légué tout ce qu'elle possédait, et, par son testament, Béranger ordonna qu'on détruisît toutes les lettres, tous les

manuscrits et autres papiers trouvés chez lui à l'heure de sa mort.

M. Perrotin, son éditeur et son légataire universel, exécuta rigoureusement les volontés du chansonnier. Il détruisit ainsi une correspondance extrêmement précieuse, où figuraient des lettres de Gœthe en français, et de toutes les célébrités qui ont passé en Europe, depuis la première moitié de ce siècle. Si les lettres de Béranger à Judith existent, comment a-t-on pu les soustraire à l'auto-da-fé ? C'est ce que nous ignorons.

VII

Mademoiselle Judith avait eu trop d'influence sur Béranger, elle avait partagé trop complétement sa vie, elle avait pénétré trop profondément dans son existence pour ne pas l'entraîner avec elle dans la tombe.

Trois mois après le décès de sa vieille amie, Béranger mourait aussi, sans tenir à la vie, car la disparition de sa compagne lui avait enlevé tout désir de rester encore sur la terre.

On sait comment Béranger fut regretté.

La nation entière fut frappée au cœur. Je me rappelle encore avoir vu, rue Sainte-Placide, le lendemain de la mort de Béranger, des hommes et des femmes du peuple assemblés autour d'un joueur d'orgue qui chantait une complainte sur l'illustre chansonnier. Tous pleuraient à chaudes larmes ; et pourtant, parmi eux, pas un peut-être n'avait jamais vu l'auteur du *Cinq mai*. Un chansonnier a dit : « N'a pas qui veut le peuple à son convoi. » En effet, de grands génies s'éteignent, sans que la foule les regrette, sans qu'elle sache même qu'ils ont existé. C'est qu'ils écrivent pour la gloire de leur propre intelligence, tandis que Béranger était dévoué, avant tout, à la nation, et, dans la nation, au peuple. Celui-ci donna au chansonnier la seule chose dont il disposât, douze heures de travail. Le lendemain de la mort de Béranger, les ateliers chômèrent, et le peuple resta attroupé au coin des rues, dans la douleur et dans la consternation. Depuis lors, les regrets n'ont

pas cessé, comme on le voit par le nom de Béranger donné à différents lieux dans Paris, ou inscrit sur des salles qui servent à des réunions joyeuses.

Mademoiselle Judith, la compagne de Béranger, a fait moins de bruit sur la terre. Elle a passé sans qu'on s'inquiétât de rechercher son caractère, et je crois être le seul poëte français qui ait associé son nom à celui du chansonnier, en lui consacrant quelques vers :

Henri fut le premier qui déploya son aile ;
Après lui, Lamennais
Voulut savoir s'il est une terre nouvelle
Où règne enfin la paix.
Judith partit bientôt, Béranger, sans t'attendre,
Et, vaincu par sa mort,
Ton cœur découragé ne voulut rien entendre,
Tu cessas d'être fort.
Ton esprit robuste attiré vers sa tombe
Ne languit pas longtemps,
Et tu t'en fus vers elle, ainsi qu'une colombe
Qui cherche le printemps [1].

[1] *Poésies mystiques*, p. 134.

Il est vrai que si l'on n'a pas consacré de biographie particulière à la pauvre Judith, si elle a dû se contenter de quelques mots bienveillants écrits par Lamartine, en revanche la popularité n'a pas manqué à la Lisette de Béranger. On a fait un vaudeville sur un personnage imaginaire, et un chansonnier connu, Frédéric Bérat, qui obtint, par la protection de Béranger un petit emploi dans la compagnie du gaz, crut prouver convenablement sa reconnaissance en écrivant *la Lisette de Béranger*, chanson dans laquelle il suppose, conformément aux données de *la Bonne Vieille*, que Lisette a survécu au chansonnier.

Jusqu'ici, il n'y a rien à dire, mais faites attention au dernier couplet :

Un jour, enfants, dans ce village,
Un marchand d'images passant,
Me proposa (Dieu l'envoyait, je gage)
De Béranger un portrait ressemblant.
J'aurais donné jusqu'à mes tourterelles :
Ces traits chéris, je les vois tous les jours.

Hier, encor, de pervenches nouvelles,
De frais lilas, j'ai fleuri mes amours.

Ce n'est pas la poésie que nous attaquons dans ce couplet, car personne ne s'attend à reucontrer un chef-d'œuvre dans une chanson des rues, mais il faut un grand degré d'inintelligence, pour supposer que la Lisette de Béranger, celle qu'il honora d'un tendre amour, à laquelle il consacra sa célébrité, attendait, pour posséder le portrait de Béranger, portrait répandu en France à cent mille exemplaires, qu'un colporteur passât dans son village, et lui vendît une image coloriée en rouge et en bleu comme les estampes d'Épinal!

Voilà ce que devient la poésie populaire entre les mains de ceux qui, n'ayant pas reçu une éducation complète, ont cependant perdu l'instinct auquel le peuple doit tant de compositions charmantes. Il faut, pour la poésie, ou un génie primesautier qui se mêle avec la nation en épousant exclusive-

ment ses impressions, ou une intelligence large, fécondée par une vaste érudition. Tout l'entre-deux ne vaut rien, et c'est pourquoi la plupart de nos chansons populaires sont si médiocres. Heureusement, les mauvais vers passent, tandis que les bons subsistent toujours. Ceux de Béranger n'auront pas le seul avantage de l'immortalité du génie, et contribueront à éterniser le caractère du poëte. Dans notre chansonnier, ce n'est pas l'artiste seul qui persiste, c'est Béranger tout entier : il est immortel, et Judith est immortelle aussi.

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 25 *Janvier* 1864

Aux frais de

Mme BACHELIN-DEFLORENNE

Libraire-Éditeur

PAR BONAVENTURE ET DUCESSOIS

LIBRAIRIE
DE Mme BACHELIN-DEFLORENNE

COLLECTION DU BIBLIOPHILE FRANÇAIS

Ouvrages en vente :

HÉGÉSIPPE MOREAU, sa vie et ses œuvres, par ARMAND LEBAILLY, avec un beau portrait dessiné et gravé à l'eau-forte par G. STAAL. 1 vol. 2 fr.

ŒUVRES INÉDITES D'HÉGÉSIPPE MOREAU, avec introduction et notes par ARMAND LEBAILLY, et un charmant portrait de LOUISE LEBEAU, dessiné et gravé à l'eau-forte par G. STAAL. 1 vol. 2 fr.

LAMENNAIS, sa vie intime à la Chênaie, par J. MARIE PEIGNE, avec un magnifique portrait de Lamennais par G. STAAL. 1 vol. 2 fr.

MADAME DE LAMARTINE, par ARMAND LEBAILLY, avec une belle eau-forte par G. STAAL. 1 vol. 2 fr.

En cours de publication :

LE BIBLIOPHILE FRANÇAIS

Revue des livres anciens et modernes, paraissant deux fois par mois, format in-8. Chaque numéro contient une *partie littéraire* rédigée par des écrivains distingués et un *catalogue avec prix marqués* de livres anciens, rares et recherchés sur les *Beaux-Arts, l'histoire de France, de la Noblesse, des Provinces*, etc., etc. Les abonnements datent du 1er janvier et du 1er juillet. Prix : 3 francs par an.

VENTE ET ACHAT
de livres anciens sur les beaux-arts, l'histoire de France, des provinces, de la noblesse, etc.

Imprimé à Paris,
Chez Bonaventure et Ducessois.

PQ
2195
L5 4

ernard, Thalès
La lisette de Béranger

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY